



**HAL**  
open science

## Recherches sur la mythologie du frêne

Jérôme Cappello

► **To cite this version:**

| Jérôme Cappello. Recherches sur la mythologie du frêne. Littératures. 2012. dumas-00712959

**HAL Id: dumas-00712959**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00712959v1>**

Submitted on 28 Jun 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# Recherches sur la mythologie du frêne

**CAPPELLO Jérôme**

**Sous la direction de Philippe Walter – Juin 2012**

Master Littératures – Parcours « Recherches sur l'imaginaire »  
Mémoire de Master I  
Université Stendhal Grenoble III

***Remerciements :***

**À Philippe Walter, pour sa patience**

**À Jeanine Elisa Médélice**

***Merci aussi à :***

**Eric Montredon, pour ses photos**

**Jordy Quétard, pour son soutien**

## Table des matières

INTRODUCTION.....	5
I/ Les origines de la mythologie du frêne.....	8
A. Les sources grecques.....	8
a) La cosmogonie d'Hésiode.....	8
b) La lance de frêne du Pelion.....	9
B. Les sources latines.....	10
a) Les <i>Métamorphoses</i> d'Ovide.....	11
b) L' <i>Histoire Naturelle</i> de Pline.....	12
C. Les sources scandinaves.....	13
a) L' <i>Edda</i> de Snorri.....	13
b) La <i>Voluspa</i> .....	16
D. Les matières de France et anglo-normande.....	17
a) Turolde, Bérout, et Chrétien de Troyes.....	18
b) Marie de France.....	19
II/ Langage, ethnologie et folklore.....	22
A. Considérations philologiques, étymologiques et onomastiques.....	22
a) Les différentes traductions du mot « frêne ».....	23
b) Les sens figurés du mot « frêne » et ses dérivés.....	25
c) Onomastique.....	28
B. Folklore et médecine.....	31
a) Les vertus apotropaïques du frêne.....	31
b) Les propriétés médicinales du frêne.....	33
C. Rites et magie.....	34
a) Les rites associés au frêne.....	34
b) Magie runique et destin.....	38

III/ Paradoxes et réalités de l’imaginaire du frêne.....	41
A. L’arbre du monde et de la vie.....	41
a) Marie de France et le centre du monde .....	41
b) La quintessence de la vie.....	43
c) Le paradoxe du serpent.....	44
B. L’arbre funeste .....	45
a) L’arbre des pendus .....	45
b) Cendrillon et la dame du frêne .....	48
c) L’arbre des morts.....	49
C. Le frêne et le bâton.....	51
a) L’arbre belliqueux .....	51
b) Une arme magique.....	52
c) Le bâton du sage.....	53
CONCLUSION .....	55
Bibliographie .....	57
Annexes.....	63
A. Index non exhaustif des communes et/ou lieux-dits dont le nom est dérivé ou provient directement de celui du frêne. ....	63
B. Représentations de saint Patrick et du serpent.....	64
C. Photos du frêne .....	66

## INTRODUCTION

Le frêne est un arbre à l'allure solennelle, très présent au sein des paysages d'Europe. Il est apparu sur terre, en même temps que beaucoup d'autres espèces d'arbres, il y a environ cinquante millions d'années<sup>1</sup>, et vers -8 000 en Europe du nord<sup>2</sup>. Il en existe plusieurs variétés dont celle appelée *fraxinus excelsior* (« frêne élevé ») est l'une des plus commune ; toutes appartiennent à la famille des oléacées. Il pourrait mesurer jusqu'à quatre-vingt-dix mètres selon certaines sources, mais n'en fait plus couramment qu'environ trente ; ce qui est largement suffisant pour qu'un homme se trouve petit face à lui<sup>3</sup>. Il pousse généralement près des points d'eaux et on dit de lui qu'il a la particularité de chasser les autres plantes de son sillage – poétiquement, son ombre est funeste. C'est d'ailleurs un arbre à feuilles caduques, qui tombent à l'automne, un trait qui l'oppose aux arbres à feuillage persistant, gage d'immortalité dans la plupart des cultures – le frêne lui, meurt puis renaît de ses cendres. Son bois, souple et résistant à la fois, est toujours exploité de nos jours ; guère que pour faire des meubles, et surtout, des manches d'outils. La réputation de sa solidité n'est plus à faire dans les campagnes, mais la finalité semble tout de même être que l'époque moderne oublie le frêne comme elle oublie ses vertus ainsi que ses légendes.

Le cas d'*Yggdrasill*<sup>4</sup> est sans doute l'exemple le plus probant, si ce n'est le plus emblématique, de l'existence possible d'une mythologie du frêne, cet arbre majestueux qui parsème les paysages du continent indo-européen et constelle les imaginaires collectifs de plusieurs civilisations. Pourtant, les mythes et légendes s'y référant, qui nous sont parvenus de la Scandinavie ancienne par le biais des manuscrits des lettrés chrétiens islandais rédigés au

---

<sup>1</sup> Guy Motel, *Le frêne*, p. 9, éditions Actes Sud, 1996

<sup>2</sup> Régis Boyer, *Yggdrasill, la religion des anciens Scandinaves*, p. 13, éditions Payot, Paris, 1981

<sup>3</sup> Voir photo en annexe

<sup>4</sup> Le terme est issu du norrois, l'idiome des anciens scandinaves, dont l'islandais moderne est encore très proche. La transcription en français donne « Yggdrasil » (cf. *L'Edda* trad. de F.X. Dillman, NRF, Paris, Gallimard, 1991, p. 45). C'est ce dernier terme qui sera ici le plus couramment utilisé.

XII<sup>ème</sup> siècle<sup>5</sup>, ne constituent en fait qu'un sous-ensemble du matériel existant. En approfondissant les recherches, il est possible de se rendre compte que de nombreuses allusions au frêne sont disséminées dans les textes de l'ancienne Europe, depuis l'épopée homérique jusqu'aux récits du Moyen Âge, en passant par les ouvrages des auteurs latins. Il existe certes des textes plus récents, mais l'étude du matériel postérieur au XII<sup>ème</sup> siècle nous mènera irrémédiablement vers l'observation et l'analyse de réminiscences et d'influences plutôt tardives de cette mythologie. Il est vrai que le phénomène de persistance reste capital car il atteste une continuité dans les croyances ; il ne peut être ignoré. Toutefois, avant de s'y consacrer, l'examen des sources les plus lointaines se doit d'être réalisé.

Le but du présent essai est donc de tenter de retracer les origines de la mythologie du frêne, sans prétendre à l'exhaustivité. Quelles sont donc ces origines ? Existe-t-il des survivances d'une telle mythologie dans les récits de la vieille Europe ? Si tel est le cas, peut-être nous permettraient-elles de remonter à des croyances antérieures à celles des civilisations antiques pour nous rapprocher du système de pensée des indo-européens, ce peuple dont les chercheurs s'évertuent, depuis les travaux initiés par Georges Dumézil dans les années 30, à reconstituer la philosophie, le « mode de pensée » à travers la mythologie, mais aussi le langage, le tout par le biais de la méthode comparatiste. Par vieille Europe, il faut principalement entendre le berceau des civilisations nous ayant légué le plus de matière : grecque, latine, celte et scandinave, tout en n'excluant pas la possibilité d'étendre cette approche, même brièvement, aux civilisations d'Europe de l'est voire même d'Inde, car le continent indo-européen reste encore, à ce stade de recherche en mythologie comparée, le cadre d'observation principal.

Du point de vue du chercheur, il est clair que les considérations sur la symbolique générale de l'arbre qui fait l'objet d'étude des décennies précédentes, notamment par le biais des travaux de Mircea Eliade<sup>6</sup>, doivent rester sous-jacentes, car désormais, et c'est là le fil conducteur du présent essai de recherche, il faut admettre qu'il n'y a pas une « mythologie de l'Arbre », mais une mythologie *des* arbres, chaque espèce possédant son propre viviers de croyances, de mythes et de rites associés.

---

<sup>5</sup> Il est cependant bien connu que ces manuscrits sont les garants d'une sagesse beaucoup plus ancienne.

<sup>6</sup> « Mircea Eliade distingue sept interprétations principales qu'il ne considère d'ailleurs pas comme exhaustives... », in Chevalier et Gheerbrandt, *Dictionnaire des symboles*, ed. Robert Laffont / Jupiter, 1982.

C'est une belle image que celle d'Yggdrasil ; elle a été de nombreuses fois utilisée pour illustrer les termes *axis mundi* (« axe du monde ») et *imago mundi* (« représentation du monde »), et développée, notamment par Gilbert Durand qui a vu son humanisation au travers de sa verticalité<sup>7</sup>.

Néanmoins, le présent essai s'efforcera d'adopter un point de vue plus proche de celui d'un folkloriste et s'intéressera à des aspects plus précis du frêne, essence à laquelle appartient Yggdrasil. Il sera à la fois tenté d'établir des parallèles et de tracer des liens avec des concepts préexistants, et d'apporter une lumière nouvelle sur des points peut-être parfois négligés. Yggdrasil, dont l'image n'est qu'un point d'ancrage de l'étude, sera envisagé en sa qualité de frêne avant tout, et non comme un arbre dont la particularité est entre autre d'être un frêne. Cette subtilité permettra de négliger quelque peu la controverse de sa nature<sup>8</sup>, sans toutefois l'occulter car cette nature polyvalente autorisera des rapprochements avec d'autres espèces d'arbre possédant des propriétés similaires, voire identiques.

Seront examinées tout d'abord les sources littéraires de l'ancienne Europe évoquant le frêne, de l'antiquité grecque au Moyen Âge en passant par les matières latines et scandinaves, pour se focaliser ensuite les implications de l'arbre en matière de langage, d'ethnologie et de folklore, avec les différentes traductions du mot « frêne » et ses implications, ainsi les vertus et la magie qui lui sont associés, pour finir par envisager, sous la forme de concepts et d'archétypes peut-être, les paradoxes et les réalités de l'imaginaire du frêne.

---

<sup>7</sup> Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, pp. 394-395, éditions Dunod, 1992.

<sup>8</sup> Il est généralement admis qu'Yggdrasil est un frêne mais certaines sources majeures, comme Adam de Brême, autorisent le doute : se pourrait-il que ce soit un if ? Un chêne ?

## **I/ Les origines de la mythologie du frêne**

Si mythologie il y a, il doit alors être possible d'en trouver des traces au sein des œuvres qui auraient pu nous parvenir des différentes civilisations ayant foulé le continent indo-européen et ce, depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge. En effet, Jean-Jacques Wunenburger nous rappelle que : « Les hommes inventent, développent et légitiment leurs croyances en des imaginaires dans la mesure où cette relation à l'imaginaire obéit à des besoins, des satisfactions, des effets à court et long terme qui sont inséparables de sa nature humaine.<sup>9</sup>»

Si tel est le cas, l'empreinte du frêne, arbre emblématique des paysages d'Europe, devrait être aisément décelable. Seront donc examinés, par souci d'ordre chronologique : les textes de l'antiquité grecque, les plus anciens ; ceux des auteurs latins ; les textes scandinaves fondateurs et, pour finir, les textes anglo-normands et français du Moyen Âge.

### ***A. Les sources grecques***

Les traces les plus anciennes et les plus évidentes d'une possible mythologie du frêne devraient se trouver dans les récits de la Grèce antique. Par souci de chronologie, les œuvres doivent être évoquées à partir de la plus ancienne, c'est-à-dire celle d'Hésiode.

#### ***a) La cosmogonie d'Hésiode***

---

<sup>9</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *L'imaginaire*, éditions PUF, 2003.

Le poète Hésiode écrit sa *Théogonie* ainsi que *Les Travaux et les Jours* au VIII<sup>ème</sup> siècle av. J.C. et c'est dans ces œuvres que sont faites les premières mentions du frêne dans un contexte mythique.

Tout d'abord sous la forme : « *Νύμφας θ' ἄς Μελιας* », au vers 187 dans la *Théogonie*<sup>10</sup>. Cela se traduit par : « les Nymphes aussi qu'on nomme Méliennes », autrement dit : « les Nymphes des frênes », puisqu'en grec, le frêne se dit *μελια*<sup>11</sup> (pluriel *μελιαι*). Les Méliades, nous le rappelle Pierre Grimal, sont : « nées des gouttes du sang répandu par Ouranos lors de sa mutilation par Cronos<sup>12</sup> ». Elles ont donc un rôle dans la cosmogonie grecque.

En effet, dans *Les Travaux et les Jours*, Hésiode écrit :

« *Ζεύς δέ πατηρ τρίτου ἄλλο γένος μερόπων ἀνθρώπων χάλκειον ποίμσ', οὐκ ἀργυρέω οὐδέν μοίσιν, ἐκ μελιαν, δεινόν τε και ὄθριμον* »<sup>13</sup> (v. 143-145).

Elles sont donc littéralement les mères de la race humaine, faisant ainsi des hommes les descendants directs des arbres, et plus particulièrement du frêne – et ce n'est là que le premier des exemples qui seront abordés dans le présent essai.

## **b) La lance de frêne du Pelion**

C'est ensuite dès le VI<sup>ème</sup> siècle av. J.-C. que l'on situe l'*Illiade* et l'*Odyssée* du poète Homère, qui relatent respectivement la Guerre de Troie et l'errance d'Ulysse. Bien entendu, les traces du frêne ont perduré.

L'étude de l'armement d'Achille<sup>14</sup>, héros de l'*Illiade*, révèle l'importance de l'utilisation du bois de frêne dans la conception des lances grecques. Françoise Létoublon

---

<sup>10</sup> Hésiode, *Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le bouclier*, p. 38, texte établi et traduit par Paul Mazon, dix-septième tirage, Paris, Les Belle Lettres, 2002.

<sup>11</sup> « Melia », si l'on retranscrit. A noter que l'anthroponymie en a gardé des traces puisque qu'une simple recherche dans l'annuaire téléphonique français permet de trouver les noms Melia ou encore Mellia.

<sup>12</sup> P. Grimal, *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, Presses Universitaires de France, 1951.

<sup>13</sup> Traduction : « Et Zeus, père des dieux, créa une troisième race d'hommes périssables, race de bronze, fille des frênes, terrible et puissante ». Hésiode, *Ibid.* v. 143-145.

<sup>14</sup> Voir l'article de F. Létoublon « La lance de frêne du Pélion et les armes d'Achille » pour le colloque intitulé *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire*. Etudes rassemblées par Pierre Sauzeau & Thierry Van Compernelle. Actes du colloque international du SEMA, Montpellier, 20 et 22 mars 2003. CERCAM – Université Paul-Valéry, Montpellier III. Presse universitaire de la Méditerranée.

rappelle qu'il existe en grec deux mots pour désigner la lance<sup>15</sup> : « δόρυ » et « ἔγχος ». Ces termes se retrouvent systématiquement associés à des épithètes dont le plus fréquent est sans conteste « μείλινον », c'est-à-dire : « de frêne ». Il est effectivement possible de dénombrer au total douze occurrences pour les expressions « μείλινον ἔγχος » et « δόρυ μείλινον ». Mais la lance d'Achille, plus particulièrement, n'est désignée ni par « δόρυ » ni par « ἔγχος », mais par des termes qui lui sont propre : « Πηλιάδα μελίην » et « Πηλιάς μελίη » et qui semblent tout deux vouloir signifier « frêne du Pélion ». Meurtrière d'Hector, cette arme, dont la nature magique n'est point à remettre en cause, est donc ici désignée par le matériau qui la compose. Cet amalgame s'avère d'autant plus révélateur car, complété par l'indifférenciation entre le caractère létal de la lance et la signification acceptée du nom d'Achille (« douleur pour les guerriers (ennemis)<sup>16</sup> »), ainsi que par le rapprochement qu'il est possible d'établir entre le fils de Pélée et le héros celte Cuchulainn<sup>17</sup> (lui-même assimilable au dieu Lugh), il met en évidence certains des points fondamentaux qui seront abordés au cours du présent essai.

## ***B. Les sources latines***

Les auteurs célèbres de culture latine, sur laquelle l'influence des grecs n'est plus à discuter, écrivent pour la plupart entre le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et le I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Au même titre que n'a pas été cité Théophraste et ses *Recherches sur les plantes* auparavant<sup>18</sup>, il faut ici écarter le poète Virgile qui, même s'il fait effectivement allusion au frêne<sup>19</sup> dans ses *Eneides*, *Bucoliques* et ses *Géorgiques*, ne le fait pas dans un contexte mythique<sup>20</sup>.

---

<sup>15</sup> F. Létoublon, *Ibid.*

<sup>16</sup> F. Létoublon, *Ibid.*

<sup>17</sup> Voir l'épisode où Cuchulainn, enfant, se protège des jets successifs de cent-cinquante bâtons, cent-cinquante balles et cent-cinquante épieux à l'aide notamment d'un simple bâton. In C.-J. Guyonvarc'h, *La Razzia des vaches de Cooley*, traduit de l'irlandais ancien, présenté et annoté par, éditions Gallimard, 1994.

<sup>18</sup> Théophraste, *Recherches sur les plantes*, Tome 2, livres III et IV, texte établi et traduit par Suzanne Amigues, éditions Belles Lettres, Paris, 1989.

<sup>19</sup> Virgile, *Eneides*, 6, v. 181, p. 49, Livres V-VIII, Texte établi et traduit par Jacques Perret, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1978. *Bucoliques*, 7, 65, p. 82, Texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, cinquième tirage, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1987. *Géorgiques*, 2, 359, p. 32, Texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, septième tirage, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1982.

<sup>20</sup> A ce titre seront également écartés Vitruve, Palladius et Apicius.

## a) *Les Métamorphoses d'Ovide*

En revanche, dans les *Métamorphoses* d'Ovide<sup>21</sup>, poèmes fondateurs au caractère épique indéniable, les allusions aux frênes sont aussi précieuses que nombreuses.

Au neuvième vers du livre 5 par exemple, le poète dresse un portrait de Phinée, fils de Danaé, « *Fraxineam quatiens aeratae cuspidis hastam* », c'est-à-dire « brandissant un javelot de frêne à la pointe de bronze ». Il faut ici noter une nouvelle association de l'arme à son matériau ainsi qu'une allusion, sûrement pas anodine, à la race du bronze dont parle Hésiode dans sa *Théogonie*. De plus, Phinée est également désigné par l'expression « *belli temerarius auctor* », « téméraire auteur de la guerre », ce qui fait de lui un avatar des dieux de la *furor*<sup>22</sup>. Au livre 5 toujours, et encore dans un contexte guerrier, les vers 142-143 racontent :

« Nam Clytii per utrumque graui librata lacerto »

« Fraxinus acta femur...<sup>23</sup> »

Cette fois-ci, c'est une impression de puissance, portée par l'adjectif « vigoureux », qui se dégage de ces vers. A cela vient non pas s'ajouter mais directement se substituer le nom *fraxinus* en lieu et place du terme lance, renforçant le lien unissant l'arme et l'arbre. D'ailleurs au vers 8 du livre 10 se trouve une assertion de l'utilisation du bois de frêne dans la confection des lances : « *fraxinus utilis hastis* », ce qui se traduit par « le frêne dont le bois sert à faire des lances ». Plus loin au vers 122 du livre 12, alors qu'Achille combat Cygnus, fils de Neptune, le coup mortel est décrit ainsi : « *Sic fatur Cygnumque petit, nec fraxinus errat* », ce qui veut dire : « A ces mots il lance son arme contre Cygnus ; le frêne ne s'égare pas ». Encore une fois donc, l'amalgame est fait. Toujours au même livre, cette fois-ci aux vers 323-324 pendant le célèbre combat des Lapithes et des Centaures, la mort d'un des protagonistes nous est décrite ainsi :

« In iunem torsit iaculum ferrataque collo »

« Fraxinus, ut casu iacuit resupinus, adacta est.<sup>24</sup> »

---

<sup>21</sup> Seront notamment utilisées ici plusieurs éditions des *Métamorphoses* d'Ovide par Georges Lafaye, toutes parues aux Belles Lettres. Cf. bibliographie pour le détail. Par ailleurs, les *Héroïdes* d'Ovide, ne comportant qu'une allusion au frêne dans un contexte non mythique (« *fraxina virga* ») seront ici écartées elles aussi.

<sup>22</sup> Odin par exemple, dieu à la lance par excellence.

<sup>23</sup> Traduction : « Un dard de frêne, balancé par son bras vigoureux, traverse les deux cuisses de Clytius... »

<sup>24</sup> Traduction : « Le frêne armé de fer lui transperce le dos dans la posture où il se trouvait. »

Encore une fois se retrouve l'idée que la lance et le bois de l'arbre ne font qu'un et sont interchangeables. Il est également notable que le frêne « armé de fer » est ici personnifié.

## **b) L'Histoire Naturelle de Pline**

Pline l'Ancien, auteur de l'encyclopédie Histoire Naturelle, écrit pour sa part au I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Cette œuvre compte trente-sept volumes et une partie du livre XVI est consacrée au frêne<sup>25</sup>. Instruit des éloges des grecs sur son utilisation dans le cadre de la fabrication d'armes de guerre<sup>26</sup>, ce n'est toutefois pas cet aspect qu'il va développer.

Après une explication très rationnelle de l'existence des arbres au sein de la nature (en l'occurrence : fournir du bois), le frêne nous est présenté au paragraphe XXIV tel qu'il suit : « *Materiae enim causa reliquas arbores natura genuit copiossimamque fraxinum.*<sup>27</sup> » Cette essence de bois semble donc être particulièrement reconnue pour sa capacité à produire de la matière première en abondance. Pline nous précise par ailleurs qu'en Macédoine une espèce de grand frêne est appelée *bumélia* (lat. *bumelia*) et cela correspond exactement au terme *βουμελιαν* employé par le grec Théophraste dans ses *Recherches sur les plantes*, détail que souligne Suzanne Amigues<sup>28</sup>. Toujours dans le même paragraphe, Pline énumère, à propos des vertus des feuilles du frêne, plusieurs croyances populaires liées au serpent :

« *Contra serpentes uero suco expresso ad potum et inposita ulceri opifera, ac nihil aeque, reperiuntur, tantaque est uis ut ne matutinas quidem occidentesue umbras, quando sunt longissimae, serpens arboris eius adtingat, adeo ipsam procul fugiat. Experti prodimus, si fronde ea circumcludatur ignis et serpens, in ignes potius quam in fraxinum fugere serpentem. Mira naturae benignitas, priusquam hae prodeant, florere fraxinum nec ante conditas folia demittere.*<sup>29</sup> » (p. 41).

---

<sup>25</sup> Pline l'ancien, *Histoire Naturelle*, Livre XVI, pp. 41-42, texte établi, traduit et commenté par J. André, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1962.

<sup>26</sup> « ... *multumque Homeri praeconio et Achillis hasta nobilita.* » *Ibid.* p. 40.

<sup>27</sup> Traduction : « C'est en effet pour le bois que la nature a produit les autres arbres et celui qui en fournit le plus, le frêne. »

<sup>28</sup> Théophraste, *Recherches sur les plantes*, Tome 2, livres III et IV, texte établi et traduit par Suzanne Amigues, éditions Belles Lettres, Paris, 1989. A noter que Théophraste ne parle du frêne que sous ses aspects pratiques.

<sup>29</sup> Traduction : Et même, contre les morsures de serpents, qu'on exprime leur jus pour le boire ou qu'on les applique sur la plaie, elles sont d'une efficacité que rien n'égale. Telle est leur vertu qu'un serpent ne passe pas sous leur ombre, même le matin ou le soir, lorsqu'elle est la plus longue, et même se tient loin de l'arbre. Notre expérience nous permet de dire que, si l'on enferme un serpent auprès d'un feu dans un cercle de feuillages de

Pline met donc l'accent sur des croyances en des vertus (ici apotropaïques) qui ne semblent être évoquées que par lui, mais qui seront fort utiles pour la suite de cet essai.

### ***C. Les sources scandinaves***

Chronologiquement, la matière scandinave est éloignée de plus de dix siècles des sources latines, et pratiquement deux mille ans des sources grecques. C'est pourtant elle qui paraît la plus la plus riche lorsque l'on souhaite aborder la mythologie du frêne, puisqu'en son centre se trouve *Yggdrasill*, le frêne cosmique, pilier des neufs mondes de l'imaginaire des anciens Scandinaves. Pour ce faire, deux œuvres majeures sont à considérer : l'*Edda* de Snorri Sturluson<sup>30</sup>, dit aussi *Edda en prose*, daté de 1220 ; et, datant du XIII<sup>ème</sup> siècle, l'*Edda poétique*, également appelé *Edda de Sæmund* car sa composition fut attribuée à un prêtre du nom de Sæmund. Cependant, ce dernier recueil remonterait à l'an mille selon Régis Boyer<sup>31</sup>.

#### ***a) L'Edda de Snorri***

L'œuvre de Snorri reste à ce jour le recueil de récits de mythologie nordique le plus complet. Elle est composée de quatre grandes parties : un *Prologue*<sup>32</sup>, la *Gylfaginning* (« Mystification de Gylfi »), la *Skaldskaparmal* (« l'Art poétique ») et le *Hattatal* (« Dénombrement des mètres »).

Dans la *Gylfaginning*, jeu de questions-réponses entre le roi Gylfy (ayant pour l'occasion emprunté le nom de *Gangleri*) et trois personnages aussi énigmatiques que savants, il est pour la première fois fait mention du frêne au chapitre quinze lorsqu'il s'agit de localiser le « siège qui est le sanctuaire des dieux » :

---

frêne, il se jette pour s'enfuir dans les flammes plutôt que dans le frêne. Par une merveilleuse bonté de la nature, le frêne fleurit avant la sortie des serpents et ne perd ses feuilles qu'après leur retraite. » Pline, *op. cit.* p. 41.

<sup>30</sup> Par commodité sera principalement utilisée l'édition française de François-Xavier Dillman de Snorri Sturluson, *L'Edda*, trad. de F.-X. Dillman, NRF, Paris, Gallimard, 1991.

<sup>31</sup>R. Boyer, *L'Edda poétique*, p. 529, textes présentés et traduits par Régis Boyer, Fayard, 1992

<sup>32</sup> Ce prologue n'est malheureusement pas traduit en français. Il faut donc consulter l'édition d'Anthony Faulkes (cf. bibliographie).

« Le Très-Haut répondit : « C'est à l'endroit où s'élève le frêne Yggdrasil. C'est là que, chaque jour, les dieux doivent rendre la justice. »

Gangleri demanda : « Qu'y a-t-il à dire de ce site ? »

L'Egal du Très-Haut dit alors : « Ce frêne est le plus grand et le meilleur de tous les arbres ; ses branches s'étendent au-dessus du monde entier et dominant le ciel. Il est supporté par trois racines, qui sont extrêmement éloignées les unes des autres. L'une est située chez les Ases, la seconde chez les géants du givre, là où autrefois était l'immense abîme Ginnungagap, et la troisième couvre le monde de Niflheim.

[...]

La troisième racine du frêne est située dans le ciel, et, sous cette racine, se trouve la source très sacrée qui est appelée Urdarbrunn (la « source d'Urd ») ; c'est là que les dieux tiennent conseil. »

[...]

Thor doit les passer à gué  
Chaque jour  
Quand il s'en va juger  
Près du frêne Yggdrasil » (pp. 45-47)

Il est donc ici fait trois références successives au frêne. La première confère à l'arbre son éminence ainsi que son immensité d'ordre cosmique, et les suivantes son aspect sacré en le liant à une source et en l'associant à un lieu où sont rendus des jugements<sup>33</sup>.

Mais la discussion des protagonistes au sujet de l'arbre ne s'arrête pas là et continue dès le chapitre suivant :

« Gangleri demanda : « Y a-t-il d'autres choses remarquables à dire du frêne ? »

Le Très-Haut répondit : « (...) Dans les branches du frêne est perché un aigle dont le savoir est très vaste ; entre ses yeux est perché un faucon, appelé Verdfolnir. Un écureuil du nom de Ratatosk court de bas en haut le long du frêne et transmet les paroles haineuses que s'échangent l'aigle et Nidhogg (un serpent malveillant). Quatre cerfs, appelés Dain, Dvalin, Duneyr et Durathror, courent dans les branches du frêne et broutent les jeunes pousses. Mais dans Hvergelmir, il y a tellement de serpents en compagnie de Nidhogg qu'aucune langue ne peut les compter. Voici ce qui est dit :

---

<sup>33</sup> Cela n'est pas sans rappeler les assemblées que tenaient les anciens Scandinaves, nommées *Ping* et *alBingi* : on y siégeait à intervalles réguliers pour y tenir conseil, régler les différends, et juger les contrevenants.

Le frêne Yggdrasil  
Subit des épreuves  
Plus grandes que ne le savent les hommes  
[...]  
Plus de serpents  
Se trouvent sous le frêne Yggdrasil  
[...]  
De l'arbre ils rongeront les rameaux.

On dit encore que les Nornes [...] aspergent le frêne (avec de la boue)  
afin que ses branches ne se dessèchent ni ne pourrissent.

[...]  
[...]  
Je sais qu'il est un frêne  
Appelé Yggdrasil  
Arbre altier, sacré,  
De blanche boue aspergé ». (pp. 48-49)

Ici il est donc fait état de plusieurs choses : tout d'abord, l'arbre fourmille de vie sous la forme d'animaux, mais, paradoxalement, cette vie le détruit à petit feu en le broutant et en le rongant. De plus, il est la résidence des Nornes qui « façonnent la vie des hommes<sup>34</sup>.

Au quarante-deuxième chapitre se trouve une allusion à l'arbre certes isolée, mais importante car elle affirme sa position emblématique au sein de l'imaginaire scandinave, à l'instar du dieu Odin ou encore du cheval Sleipnir :

« Le frêne Yggdrasil  
Est le plus éminent des arbres, » (p. 73)

Enfin, Yggdrasil est évoqué par Snorri dans le cadre de l'eschatologie de cet univers mythique, appelée *Ragnarök*, c'est-à-dire « Destin-des-Puissances » selon Régis Boyer<sup>35</sup>. Ce passage est abordé au cinquante et unième chapitre, après qu'il soit dit que : « le frêne Yggdrasil se mettra à trembler, et la peur s'emparera de toute créature, tant au ciel que sur la terre ». La première scène de cette ultime bataille se déroule près de l'arbre justement :

---

<sup>34</sup> Cf. l'Edda, *op. cit.* p.47.

<sup>35</sup> Et non pas « Crépuscule-des-Puissances », traduction du terme *Ragnarökkr* longtemps admise, y compris par Wagner. Cf. R. Boyer, *Yggdrasill, la religion des anciens Scandinaves*, éditions Payot, Paris, 1981. A noter que ce dernier emploie parfois sans la traduction « Consommation-du-Destin-des-Puissances », elle aussi recevable,

« Heimdall souffle haut  
Dans le cor élevé.  
Odin va consulter  
La tête de Mimir,  
Le frêne Yggdrasil  
Frémit de toute sa hauteur.  
Il gémit, le vieil arbre.  
Le géant s'est libéré. » (p. 96-97)

L'utilisation du verbe « frémit » est encore discutée : il pourrait s'agir de « frémit mais ne tombe pas ». En tout cas, le vacillement du frêne est signe que le monde court à sa perte.

### **b) La Voluspa**

En complément de l'*Edda* se trouvent les textes de l'*Edda poétique*<sup>36</sup>, formant un ensemble plutôt varié, tant dans le fond que dans la forme (par exemple, la *Lokasenna* met en scène de manière satirique les diatribes que le dieu- *trickster* Loki adresse à ses consorts, le *Vafthrudnismal* est quant à lui un jeu de question réponse presque théâtralisé, etc.). Le texte le plus important de ce recueil est la *Voluspa*<sup>37</sup> (*Vision de la Voyante*), récit d'une prophétesse fictive que cite régulièrement Snorri et qui résume à lui seul l'ensemble des grands moments de la mythologie scandinave.

La première allusion faite au frêne dans la *Voluspa* se trouve à la huitième strophe mais ne désigne pas Yggdrasil :

« *Fundo á landi lítt megandi*  
*Ask ok Embla örlög-lausa.* <sup>38</sup>» (v. 35-36)

Ici il est fait référence au couple d'êtres humains originels, façonnés par les dieux à partir de deux troncs d'arbres. La traduction conserve les noms *Ask* et *Embla*, mais précise

---

<sup>36</sup> R. Boyer est l'un de ses éditeurs, mais en version non bilingue. Cf. *L'Edda poétique*, textes présentés et traduits par Régis Boyer, Fayard, 1992.

<sup>37</sup> Ici sera utilisée la version bilingue de F.-G. Begmann (cf. bibliographie). Il s'agira notamment de se familiariser avec les termes norrois désignant le frêne.

<sup>38</sup> Traduction : « Ils trouvèrent dans la contrée des êtres chétifs / Ask et Embla manquant de destinée. »

qu'ils signifient respectivement « frêne » et « orme » (ou « vigne » ; l'origine de ce nom étant encore aujourd'hui discutée<sup>39</sup>). La nature même de l'Homme semble donc être liée au frêne. Yggdrasil apparaît plus loin à la onzième strophe dont le premier vers est désormais célèbre :

« *Ask veit-ök standa, heitir Yggðrasill.  
Hâr-baðmr ausinn hvíta auri ;  
Þaðan koma döggar Þærs í dala falla,  
Stendr æyfir grænn Urðar brunni.* »<sup>40</sup> (v. 43-46)

C'est une vision plutôt mystique du frêne qui est ici rendue : l'arbre est lié à des sources d'eau, et donc de vitalité, et se trouve de plus personnifié par le terme « chevelu ». Ensuite, lorsque vient le temps du *Ragnarök*, il est une nouvelle fois question du frêne. C'est d'ailleurs un passage que cite Snorri, mais que la traduction de Bergmann rend différemment :

« *Leika Mîmis synir, en miöt-viðr kyndiz  
[...]  
Skælfir Yggðrasill askr standandi,  
Ymr ið aldna trê, en iötunn losnar  
Hræðaz halir â helvëgom,  
Aðr Surtar Þann sæfi of-gleypir.* »<sup>41</sup> (v. 189; 196)

Le frêne est donc au cœur de cet ultime conflit. En proie aux flammes de Surt, le géant qui détruira le monde, Yggdrasil « tremble » et « frissonne » : encore une fois il se trouve personnifié. Il finira même par mourir donc.

## ***D. Les matières de France et anglo-normande***

C'est au XII<sup>ème</sup> siècle, date qui reste la limite chronologique du présent essai, qu'il faut situer l'essor des chansons de geste et des romans courtois. Connaissant un grand succès en

---

<sup>39</sup> Cf. F.-X. Dillmann, *op. cit.*, note 7 p. 149, et R. Boyer, *Yggdrasil, la religion des anciens Scandinaves*, p. 192.

<sup>40</sup> Traduction : « Je connais un frêne, on le nome Yggdrasil, / Arbre chevelu, humecté par un nuage brillant / D'où naît la rosée qui tombe dans les vallons ; / Il s'élève, toujours vert, au dessus de la fontaine d'Urd. »

<sup>41</sup> Traduction : « Les fils de Mimir tressaillent, l'arbre du milieu s'embrase / [...] / Alors tremble le frêne élevé Yggdrasil, / Ce vieil arbre frissonne : - l'Iote brise ses chaines : / Les ombres frémissent sur les routes de l'enfer, / Jusqu'à ce que l'Ardeur de Surtur ait consumé l'arbre. »

Angleterre et en France, notamment à la cours de Marie de Champagne pour laquelle Chrétien de Troyes rédigea la plupart de ses romans, il a été établi qu'un substrat celtique pouvait être décelable sous le vernis chrétien propre à cette époque. Le frêne, même s'il ne domine plus vraiment les paysages romanesques, est donc toujours présent.

### **a) Tuold, Bérout, et Chrétien de Troyes**

Poème épique s'inscrivant dans la tradition de la chanson de geste, *La Chanson de Roland* est attribuée à un certain Tuold qui l'aurait rédigé en anglo-normand à la fin XIème. Dans cette œuvre sont faites de nombreuses références aux arbres mais le frêne n'y est présent qu'à deux reprises, car c'est désormais le pin qui semble prévaloir sur les autres espèces d'arbres comme symbole royal.

La première mention du frêne se fait au vers 720, à la laisse 56<sup>42</sup> : « *Entre ses poinz teneit sa hanste fraisnine.* » La traduction donne « et qu'entre ses poings il tenait sa lance de frêne ». Cette vision survient lors d'un rêve de l'Empereur Charlemagne qui s'annonce comme un présage fatidique de la mort de Roland ainsi que de la trahison de Ganelon. La seconde occurrence du frêne se trouve à la laisse 185, vers 2537 : « *Ardent cez hanstes de fraisne e de pumer* », c'est-à-dire : « Brûlent les lances de frêne et de pommier ». Il s'agit encore ici d'un songe de Charlemagne, cette fois-ci bien plus apocalyptique. Le frêne, sous sa forme de lance, se retrouve une nouvelle fois ébranlé lors de la fin du monde, comme ce fut le cas pour l'Yggdrasil scandinave.

Le roman de Bérout, composé entre 1150 et 1190, est sans doute la plus ancienne des versions de *Tristan et Iseut* qui nous soit parvenue<sup>43</sup>.

Au vers 3478 il est possible de lire :

« Se de ma grant lance fresnine  
Ne passe outre li coutel, <sup>44</sup> » (p. 182)

---

<sup>42</sup> Jean Dufournet, *La Chanson de Roland*, texte présenté, traduit et commenté par, éditions Flammarion, 1993.

<sup>43</sup> Bérout, *Tristan et Iseut, Les poèmes français, La saga norroise*, Librairie Générale Française, 1989.

<sup>44</sup> Traduction en prose : « si [...] la pointe de ma lance de frêne ne le transperce pas... »

Ces propos sont tenus de concert par les seigneurs Girflet et Gauvain alors qu'il est question de la perfidie des félons Denolain, Godoïne, et Ganelon. Les chevaliers semblent donc prêts à rendre jugement par le truchement de leur lance de frêne.

Chrétien de Troyes pour sa part ne semble faire mention du frêne que dans un seul roman sur l'intégralité de son œuvre : il s'agit d'*Yvain ou le Chevalier au Lion*. Ce roman fût composé à la fin du XII<sup>ème</sup> siècle, entre 1177 et 1181<sup>45</sup> et conte les aventures d'un jeune chevalier enclin à l'aventure afin de prouver sa valeur.

Il est fait mention du frêne pendant l'affrontement final d'Yvain qui le voit opposé au héros solaire Gauvain, avec lequel il combat à force égale. Ces derniers, pourtant amis, ne se reconnaissent pas et se ruent l'un sur l'autre : « Dès le premier assaut, ils brisent leur lances de frêne pourtant solides.<sup>46</sup> » Tout comme chez Tuold, Chrétien de Troyes fait référence au frêne sous la forme de lances qui, bien que résistantes, finissent toujours par se briser, comme c'est le cas de toute vie, même des plus héroïques telle que celle de Roland.

## **b) Marie de France**

Marie de France est la première femme écrivain dont la littérature française ait gardé une trace. Elle rédige ses *Lais* entre 1160 1180 et ne nie pas ses influences bretonnes dont sont issu la plupart de ces lais qu'elle traduit en langue romane<sup>47</sup> et qui laissent transparaître un substrat celtique tout à fait décelable<sup>48</sup>. L'un de ses lais est même entièrement dédié au frêne, notamment par le biais d'une jeune fille nommée d'après l'arbre.

Dans *Le Fresne* donc, elle nous dit dès le premier vers : « le lai del Freisne vus dirai<sup>49</sup> ». L'héroïne de ce récit fait partie d'une paire d'enfants issus d'une même grossesse, ce qui était mal perçu au Moyen Âge<sup>50</sup>, et que les parents doivent se résoudre à abandonner à un couvent. Après avoir prié sur le parvis de l'église, la servante chargée de cet office se retourne et aperçoit un frêne :

---

<sup>45</sup> Chrétien de Troyes, *Yvain ou le Chevalier au Lion*, édition de Philippe Walter, Gallimard 1994.

<sup>46</sup> Chrétien de Troyes, *Ibid.* p. 205.

<sup>47</sup> Marie de France, *Lais*, p. 15, édition bilingue de Philippe Walter, Gallimard, 2000.

<sup>48</sup> Voir Claude Lecouteux, *Fées, Sorcières et Loups-garous au Moyen Âge*, p. 82, éditions Imago, 2005.

<sup>49</sup> Traduction : « Je vais vous raconter le lai du *Frêne* ».

<sup>50</sup> Marie de France, *Ibid.* note 1 p. 115.

« *Un freisne vit lé branchu  
E mut espés et bien ramu ;  
En quatre fors esteit quarré  
Pur ombre fere i fu planté.  
Entre ses braz ad pris l'enfant,  
De si que al freisne vient corant ;  
Desus le mist, puis le lessa ;*<sup>51</sup> » (v. 167-173)

C'est le portier du couvent qui découvrit l'enfant tôt dans la nuit, au vers 184 : « *Sur le freisne les dras choisi* ». La traduction donne : « Il aperçut l'étoffe sur le frêne ». Présentant l'enfant à celle qui deviendra sa nourrice, l'homme dit :

« *Un enfant ai ci aporté  
La fors el freisne l'ai trové.*<sup>52</sup> » (v. 199-200)

Et on donna à l'enfant le nom de l'arbre dans lequel il fut recueilli :

« *Pur ceo que al freisne fu trovee,  
Le Freisne li mistrent a nun  
E Le Freisne l'apelet hum.*<sup>53</sup> » (v. 228-230)

Plus loin se trouvent encore d'autres occurrences :

« *Desus le freisne fu couchee ;*<sup>54</sup> » (v. 298)  
[...]  
« *Pur le Freisne, que vus larrez,  
En eschange le Codre av[r]ez.  
En la Codre ad noiz e deduiz ;  
Freisne ne portë unke fruit.*<sup>55</sup> » (v. 337-340)  
[...]  
« *Le Freisne cele fu celee ;*<sup>56</sup> » (v. 349)

---

<sup>51</sup> Traduction : « Elle vit un gros frêne aux belles branches, / aux larges frondaisons et aux belles ramures. / Son tronc se ramifiait en quatre / et on l'avait planté là pour faire de l'ombre. / La jeune fille prit l'enfant dans ses bras / et avança rapidement vers le frêne. / Elle le déposa dans l'arbre et l'abandonna.

<sup>52</sup> Traduction : « J'ai apporté ici un enfant / que j'ai trouvé là-dehors sur le frêne. »

<sup>53</sup> Traduction : « et, parce qu'elle avait été trouvée dans un frêne, / elle lui donna le nom de *Le Frêne*. / C'est donc *Le Frêne* qu'on l'appelle ».

<sup>54</sup> Traduction : « on l'avait couchée dans le frêne ; »

<sup>55</sup> Traduction : « Vous laisserez *Le Frêne* / et en échange vous obtiendrez *Le Coudrier*. / Dans le coudrier, il y a du fruit et du plaisir à glaner / alors que le frêne ne porte aucun fruit. »

<sup>56</sup> Traduction : « On cacha au frêne »

Par la suite, la traduction donne souvent « Le Frêne », mais plutôt par souci de clarté en place d'expressions comme « *ele* » (v.386, 448) ; « *La dameisele* » (v. 375, 391, 423) ; « *meschine* » (v.491) ; « *cele* » (v. 502). Néanmoins, Le Frêne est cité dans les dernières lignes du lai :

« *Quant l'aventure fu seïe*  
*Coment ele esteit avenue,*  
*Le lai del Freisne en unt trové :*  
*Pur la dame l'unt si numé.*<sup>57</sup> » (v. 515-518)

Ce lai est une véritable aubaine dans le cadre d'une étude sur la mythologie du frêne car aucune autre œuvre ancienne n'apparaît comme entièrement dédiée à cet arbre et exclusivement s'articuler autour de lui. C'est bien entendu une réminiscence de l'importance qu'aurait pu avoir eu le frêne pour les peuples de l'ancienne Europe, transmise en ici par la sagesse des celtes bretons.

Il semble donc que le frêne soit un arbre qui possède bel et bien sa place au cœur de la sagesse véhiculée par des textes dont la portée s'étend sur près de deux siècles dans la partie ouest du continent indo-européen. Pour faire le point : l'antiquité grecque insiste sur l'utilisation de son bois dans le cadre des activités martiales et les textes confondent souvent la matière, son bois, avec l'arme, la lance. De leur côté, les latins, dont les productions écrites permettent de vérifier qu'ils ont hérité des grecs l'usage du frêne dans un contexte martial (d'ailleurs, une note extraite d'une ancienne édition d'Ovide<sup>58</sup> précise que « le frêne est l'arbre de Mars ») ont également introduit des éléments propres à la croyance en des vertus essentielles du frêne qu'il sera intéressant de questionner. Pour leur part, les exégètes scandinaves retranscrits par les travaux des clercs chrétiens du Moyen Âge ont mis le frêne au cœur de la conception de leur imaginaire, en en faisant, dans une image des plus complexes, le pilier de leur univers. Et pour finir, les auteurs anglo-normand et français, dans ce même XII<sup>ème</sup> siècle, ont eux aussi transmis ce qui ne peut être interprété que comme des répercussions de cette mythologie du frêne.

---

<sup>57</sup> Traduction : « Quand on connu cette aventure / telle qu'elle s'était déroulée, / on en fit le lai du Frêne / et on lui donna ce nom à cause de la jeune fille.

<sup>58</sup> Ovide, *Les Métamorphoses*, nouvelle traduction, (Traducteur inconnu), Avignon, 1762.

## II/ Langage, ethnologie et folklore

L'étude des sources d'une possible mythologie du frêne a révélé l'importance de l'impact qu'a eut cet arbre sur l'imaginaire des peuples indo-européens.

Il serait pertinent d'analyser les répercussions de cet imaginaire sur le langage, dont on sait qu'il est le support et le miroir de la vision du monde. Au-delà d'un simple signifiant, le vocable « frêne » devrait s'accompagner de puissants signifiés, des images mentales fortement ancrées dans un inconscient collectif, au sens jungien du terme, une mémoire regroupant des instincts et des archétypes.

Quels instincts et archétypes, ou même symboles, peuvent alors être associés au frêne ? Il faudra pour le savoir explorer les croyances et la sagesse populaire issue du folklore dans leur relation à l'arbre, pour peut-être découvrir des schèmes récurrents.

### ***A. Considérations philologiques, étymologiques et onomastiques***

Le mot français « frêne » est issu du moyen français *fresne* (autre graphie *fraisne*), lui-même issu du vieux français *fresne* / *fraine*. Ces termes<sup>59</sup> tiennent leur étymologie du latin *fraxinus* et il en est de même pour toutes les désignations issues des langues latines : l'italien *frassino*, l'espagnol *fresno*, le portugais *freixo*, l'albanais *frashër*, le roumain *frasin*, ainsi que le provençal, pour ne citer qu'un dialecte français, qui donne *frais* (dans ce dialecte existe également le terme spécifique *cantaridié* pour nommer le frêne). En esperanto, langage artificiel créé par Ludwik Lejzer Zamenhof au XIX<sup>ème</sup> siècle, on retrouve la racine latine dans le terme *frakseno*.

---

<sup>59</sup> Notez que les vocables français et moyen français désignent le frêne en tant qu'arbre, tandis que le vieux français désigne le « bois de lance de frêne ».

Afin de mieux déterminer les origines des différents noms du frêne, il sera judicieux de passer en revue les désignations de l'arbre et les étymologies latines, grecques, germaniques, et indo-européennes du frêne, ainsi que certaines de leurs implications.

Pour éviter un amoncèlement de références lexicographiques, il sera préférable de se reporter directement à la bibliographie et à la webographie du présent essai, tout en gardant à l'esprit que par commodité auront été abondamment utilisés, entre autres, les sites de traduction LEXILOGOS et REVERSO.

Il faut aussi noter que la taxonomie des langues indo-européennes de Georges Dumézil<sup>60</sup> est toujours d'une aide précieuse lorsqu'on souhaite les aborder.

### **a) Les différentes traductions du mot « frêne »**

#### **i. Grecques**

Le grec moderne donne pour traduction du mot « frêne » les termes suivants : *μελια*, *μελιας*, et *μελιαή*, toutes ses déclinaisons dépendant de la fonction et du cas. Idem pour le nom propre : *Μελια*, *Μελιας*, et *Μελιαή*. A noter que cela rend le français Mellia ou Melia<sup>61</sup>. Il est aussi précisé que la variante ionienne donne *μελιη*.

Le nom des Méliades (ou nymphes méliennes), se traduit par *Μελιάδες* et sa variante Mélies, par *Μελιαι*, qui se décline en *Μελιών*.

On trouve également chez les exégètes grecs la variante *μελιαν* (plur. *μελιας*) pour Théophraste<sup>62</sup> et Hésiode<sup>63</sup>.

---

<sup>60</sup> G. Dumézil, *Mythes et Dieux des Indo-européens*, Tableau des langues indo-européennes, pp. 314-317, éditions Flammarion, 1996.

<sup>61</sup> Voir note 3 page 9.

<sup>62</sup> Théophraste, *Recherches sur les plantes*, Tome 2, livres III et IV, texte établi et traduit par Suzanne Amigues, éditions Belles Lettres, Paris, 1989.

<sup>63</sup> Hésiode, *Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le bouclier*, texte établi et traduit par Paul Mazon, dix-septième tirage, Paris, Les Belle Lettres, 2002.

## ii. Latines

Le latin, dont beaucoup de texte nous sont parvenus, fournit diverses formes pour la traduction du mot « frêne » ainsi que pour la locution « de frêne ». La forme commune est *fraxinus* (plur. *fraxini*), mais on trouve parfois *farnus* (plur. *farni*) qui est une forme récente. L'architecte Vitruve<sup>64</sup> emploie aussi la variante « *farno* » ainsi que « *farnetto* ».

La locution adjectivale « de frêne » est rendue par *fraxineus*, déclinable en *fraxina* et *fraxinum*, mais possède de nombreuses variantes : Virgile utilise « *fraxineasque* » dans ses *Géorgiques*<sup>65</sup> et « *fraxineæque* » dans les *Eneïdes*<sup>66</sup> ; Ovide, dans *Les Métamorphoses*<sup>67</sup>, emploie « *fraxineam* » ; et le célèbre gourmet Apicius utilise quant à lui « *farnei* » pour désigner les champignons de frêne<sup>68</sup>.

Il sera approprié de noter qu'est donnée pour étymologie de ce mot le grec *phraxis* (« haie ») ainsi qu'un homonyme du latin *fraxinus* signifiant « foudre ».

## iii. Germaniques

Les langues germaniques font partie d'une branche linguistique importante issue de l'indo-européen qui comprend notamment les diverses formes, même anciennes, de l'allemand, de l'anglais, ainsi que le frison, le gotique, et toute les langues scandinaves issues elles-mêmes du norrois (islandais, norvégien, suédois, danois)<sup>69</sup>.

L'islandais moderne donne pour traduction du mot frêne « *askur* », ce qui diffère quelque peu de l'islandais ancien qui est « *askr* » (déclinable en *askrs* et *askrar*). Pourtant, les exégètes utilisent plutôt « *ask*<sup>70</sup> » pour désigner l'arbre, tandis que le vocable *askr* se retrouve en fait systématiquement associé au nom Yggdrasil dans la locution type « *Yggdrasils askr*<sup>71</sup> », traduite par « le frêne Yggdrasil ». Or il semble que soit négligé le « s » (marque bien connue du gérondif - ou « cas possessif » - dans les langues germaniques) ajouté au nom *Yggdrasil* :

---

<sup>64</sup> Vitruve, *De l'Architecture*, Livre VII, texte établi et traduit par Bernard Liou et Michel Zuinghedau, commenté par Marie-Thérèse Cam, Les Belles Lettres, Paris, 1995.

<sup>65</sup> Virgile, *Géorgiques*, Texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, septième tirage, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1982.

<sup>66</sup> Virgile, *Eneïdes*, Livres V-VIII, Texte établi et traduit par Jacques Perret, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1978.

<sup>67</sup> Ovide, *Les Métamorphoses*, Tome I (I-V), op. cit. p. 18.

<sup>68</sup> Apicius, *L'Art Culinaire*, texte établi, traduit et commenté par Jacques André, Paris, les Belles Lettres, 1974.

<sup>69</sup> G. Dumézil, op. cit. p.316.

<sup>70</sup> *Voluspa*, op. cit. v. 43.

<sup>71</sup> *Voluspa*, op. cit. v. 193.

seul Régis Boyer fait remarquer cette traduction possible qui serait alors « frêne d'Yggdrasill »<sup>72</sup> !

En anglais, « frêne » se traduit par *ash* (tree), ce qui est proche de l'allemand *esche*, du frison *esk*, du norvégien *aske*, du suédois *ask* (aussi *askträ*), lui-même identique au danois *ask*. Tous sont à rapprocher du vieux-haut-allemand, *asc* ou *\*oskis*. Le terme gotique non attesté serait quant à lui *\*ask-s*. Enfin, l'ancien anglais bien attesté lui, est *æsc*, provenant du napolitain *ascas*.

#### iv. Indo-européennes

L'indo-européen permet de remonter aux sources étymologiques les plus anciennes. Le dictionnaire de référence de Julius Pokorny<sup>73</sup> indique *\*ös, ös-i-s, ts-en-, os-k-* comme racine des termes germaniques *ash, esche, askr*, etc. Il donne aussi la racine latine *ornus*, possédant la racine *\*os-en-os* et le reliant aux mots gallois *acorn* et *onn-en*, au breton *ounn-enn* et plus loin au lituanien *üosis* et au letton *uosis*. La racine *ös* se retrouverait aussi dans le slave *\*jasenh* que l'on peut lier au serbe *jäseUj* et au russe *jdsenh*, en lien direct avec l'arménien *haci* et l'albanais *ah* (« hêtre »).

Gerhard Köbler, reprenant Pokorny, donne dans son *Indogermanisches Wörterbuch*<sup>74</sup> *\*ōsis* et *\*osk-*, à relier au germanique *aska-* et *\*askaz* se rapprochant du gotique *\*ask-s*. Il existe également les variantes, toujours germaniques, *\*aski-* et *\*askiz*.

### **b) Les sens figurés du mot « frêne » et ses dérivés**

#### i. Lance

Dans son dictionnaire d'ancien anglais<sup>75</sup>, Joseph Bosworth donne notamment pour signification du mot *æsc*, après « *ash tree* » (frêne) : « *spear* » (lance) et « *lance* » (idem -

<sup>72</sup> Régis Boyer, *Yggdrasill*, p. 128. In PRIS-MA, T.V, n°2, juillet-décembre 1989.

<sup>73</sup> Pokorny, Julius. *Indogermanisches etymologisches wörterbuch*, p. 782, A. Francke Ag Verlag Bern, 1959.

<sup>74</sup> Köbler, Gerhard, *Indogermanisches Wörterbuch*, 2000.

notez la rémanence du français, parlé à la cours d'Angleterre à partir du milieu du XI<sup>ème</sup> siècle jusqu'au XIV<sup>ème</sup> siècle) dont il indique le caractère désuet par le symbole « † ».

Le sens *spear* comme traduction d'*æsc* est également corroboré par Köbler qui indique que les occurrences germaniques \**aska-* et \**askaz* peuvent aussi signifier « *Speer* » (lance) et « *Lanze* » (idem), en allemand. Pokorny précise qu'*askr* donne aussi « *Speerschaft* » (lance – *schaft* signifiant « manche ») en allemand.

## ii. Bateau

Outre la traduction parle mot « lance », Bosworth donne aussi « *ship* » (bateau) comme sens possible d'*æsc*. Idem pour Köbler qui donne pour *aska-* et \**askaz* les sens « *Schiff* » (bateau, nef) ou « *kleines Schiff* » (petit bateau). Pokorny indique aussi le sens possible « *Schiff* » pour l'occurrence *askr*. De plus, le composé *æscen*, toujours selon Bosworth, signifie « *vessel of ash-wood* », c'est-à-dire « vaisseau en bois de frêne »

## iii. Autres

Bosworth précise également qu'*æsc* signifie « name of the rune for *æ* » (nom de la rune pour – la diphtongue – *æ*). C'est le genre de considération folklorique dont les dictionnaires d'aujourd'hui semblent bien volontiers se passer. Mais *Æsc* est bien le nom de la quatrième rune de l'ancien Futhark, ayant pour symbole ᚱ, et également appelée *As*, *Asa*, *Ansuz*, et *Os*<sup>75</sup>. C'est aspect sera développé plus loin dans le présent essai.

Köbler donne en outre pour la traduction des occurrences \**aski-* ou \**askiz* le mot allemand « *Schachtel* » qui signifie « boîte ». Il pourrait être pertinent d'étendre cette interprétation au mot « cercueil » en se rappelant d'une anecdote contée par Snorri dans laquelle le géant Bergelmir échappe, tel Noé, au déluge originel provoqué par la mort du géant primitif Ymir, abattu dans un acte de gigantomachie par Odin et ses frères afin de façonner le monde à partir de son corps. Bergelmir fit d'un tronc d'arbre évidé (en fait son cercueil : le mot norrois

---

<sup>75</sup> J. Bosworth & T. Northcote Toller, *An Anglo-Saxon Dictionary*, p. 9, Oxford, 1898.

<sup>76</sup> Nigel Pennick, *Runes et magie, Histoire et pratique des anciennes traditions runiques*, p. 75, éditions l'Originel, 1995.

utilisé étant *luðr*, c'est-à-dire « cercueil creusé dans un tronc d'arbre ». Cette coutume est par ailleurs bien attestée<sup>77</sup>) une embarcation de fortune pour lui et sa femme<sup>78</sup>. A noter que Noé embarque sur une arche et que ce mot provient du latin d'Eglise *arca* qui signifie « coffre », « caisse », « cachot », ou encore « cercueil », comme le signale Barbara Auger<sup>79</sup>.

#### iv. Dérivés et composés

Outre les interprétations principales « lance » et « bateau », il existe pour les descendants linguistiques de vocable \**ōs* plusieurs dérivés et composés possibles.

Il existe par exemple en allemand les mots *Eschenwald* et *Eschenholz*, équivalents au français « frenaie » puisque les suffixes *-wald* et *-holz* signifient respectivement « forêt » et « bois ». Cependant, le terme *Eschenholz* semble se rapprocher d'*Ebenholz* qui désigne l'ébène (le suffixe ici *-holz* ne se traduisant pas), ce bois connu pour sa dureté (due à sa densité) et sa couleur noire. Le mot *Eben*, provenant tout comme son équivalent français du latin *ebenus*, dérivé grec *ebenos* lui-même issu de l'égyptien *hbnj*, paraît tout de même être trop éloigné linguistiquement de *Esche* pour en être parent ; excepté peut-être si *Eberesche* (« sorbier »), donné par Köbler comme une possible traduction de *asc*, est considérée.

D'autre part, le phénomène d'inversion des phonèmes appelée métathèse permet de passer aisément<sup>80</sup> d'*asc* à *acse*, vocable dont Bosworth donne aussi pour traduction « cendre », autre signification bien connue du mot anglais *ash*, et rendue non pas par *Esche* en allemand, mais par *Asche* justement<sup>81</sup> (seul l'anglais moderne ne fait pas la distinction entre *ash* (« frêne ») et *ash* (« cendre »). C'est donc le phonème [sce] qui donne le son /ʃ/, tandis que le phonème [cse] donne le son /ks/. Il se trouve également un terme spécifique signifiant *ashes* / cinders (« cendres ») : *æscegeswāp* ; ainsi que les désignations de couleur *æscfealu* (« cendré ») et *æscgræg* (« gris cendré » - *græg* donnant *gray* / *grey* en anglais moderne).

---

<sup>77</sup> Edda, *op. cit.* note 2 p. 146

<sup>78</sup> *Ibidem*, p. 36 pour le récit.

<sup>79</sup> Barbara Auger, *La représentation des bateaux en Europe du nord-ouest entre le VIII<sup>ème</sup> et le XIII<sup>ème</sup> siècle*, p. 40, Thèse soutenue publiquement le 7 octobre 2011, Université Stendhal, Grenoble.

<sup>80</sup> Par inversion des phonèmes [sk] et [ks].

<sup>81</sup> Cendrillon s'appelle en allemand *Aschenputtel*. Le suffixe *-puttel* peut soit venir de *Putte* : « statue représentant un ange ou un enfant nu », soit dériver de *Pudel* : « caniche ». Il va de soi qu'une interprétation du nom de la jeune fille par « statue (ou ange) de cendre », plutôt romantique, est bien plus alléchante que « caniche de cendre ». Néanmoins, lorsqu'il est question d'imaginaire, la présence d'un chien ne doit jamais être négligée.

Le mot *acse* peut aussi tout à fait se lire comme l'anglais *axe* (« hache »), de l'ancien anglais *æces*, (voir le northumbrien *acas* devenant *æx*, du proto-germanique *\*akusjo* ; ainsi que le vieux-frison *axe*, l'allemand *Axt*, et le gotique *aqizi*, issus du proto-indo-européen *\*agw(e)si*. Voir aussi le grec *axine* et le latin *ascia*). Cela reste du domaine de l'approximation mais amène à considérer les dérivés d'*æsc* dans un autre contexte.

En effet, Bosworth nous donne dans l'ordre les termes suivants<sup>82</sup>, ayant tous en commun la racine *æsc* : *æschere* « naval force » (« flotte ») ; *æscholt* « spear of ash-wood » (« lance de frêne »), « spear-shaft » (« hampe de lance »), « lance » (« lance ») ; *æscmann* « ship-man » (« matelot »), « sailor » (« marin »), « pirate » (« pirate ») ; *æscplega* « play of spears<sup>83</sup> » (« jeu de lances », au sens de « combat »), « battle » (« bataille ») ; *æscrōf* † « brave in battle » (« hardi au combat », voir l'anthroponyme *Ashcroft*) ; *æscstede* « place of battle » (« champ de bataille ») ; *æscstederōd* « \*cross marking a battlefield » (« marquer une position sur un champ de bataille ? ») ; *æscētīr* « glory in war » (« gloire à la guerre ») ; *æscōracu* « battle » (« bataille ») ; *æscwiga* ‡ « (spear-)warrior » (« lancier », et par extension « guerrier ») ; *æscwlanc* † « brave » (« courageux »). Ces nombreux termes d'ancien anglais semblent corroborer le fait que le frêne a été associé au contexte de la guerre ainsi qu'à la navigation, que l'on sait avoir été certains des principaux aspects de la vie des anciens Scandinaves.

### c) Onomastique

#### i. Toponymie

La toponymie est généralement un bon indicateur de l'empreinte laissée par un objet ou une personne au sein d'un territoire donné.

Rien qu'en France par exemple, on ne dénombre pas moins de cinq cent huit communes et lieux-dits dont les noms sont directement issus de celui du frêne<sup>84</sup>. Cela est sans compter les

<sup>82</sup> Bosworth, *op. cit.* pp. 9-10. A noter que le vocable *æscrind* « bark of the ash-tree » (« écorce de frêne ») sera volontairement écarté de cette énumération.

<sup>83</sup> Dans sa forme cette expression fait penser à un *kenning* (plur. *kenningar*), figure de style semblable à une métaphore très utilisée au sein de la poésie scaldique (ex. « *Ping des cuirasses* » pour signifier « bataille »).

<sup>84</sup> Voir la liste en annexe.

noms issus du gaulois (dont on sait qu'un important substrat linguistique est présent dans la langue française) *onno*, terme désignant le frêne<sup>85</sup>. En Allemagne et en Angleterre, respectivement quatre-vingt-trois et cent sept villes dont les noms proviennent du frêne peuvent être recensées.

Il est néanmoins difficile d'atteindre l'exhaustivité en toponymie, mais ce n'est pas le but du présent essai. En revanche, l'analyse de certains noms à priori surprenants peut s'avérer très instructive. En France par exemple, il est possible de trouver des villes portant les noms de Source du Frêne Sacré, Tertre-du-Frêne, ou encore Saint-Martin-du-Frêne. Le thème de la source sacrée, passage vers l'autre monde dans la conception celtique, est un *topos* de la littérature médiévale : la fontaine de Barenton, dans la forêt de Brocéliande, est l'un des lieux-clés du romain de *Chrétien de Troyes Yvain ou Le Chevalier au Lion*, et les mythes celtes regorgent de sources d'eau primordiale, se trouvant souvent aux pieds d'arbres sacrés eux aussi, dans lesquelles des créatures (notamment des saumons) nagent depuis le commencement des temps. Un tertre est une sépulture recouverte de terre et on en trouve des traces chez toutes les civilisations d'Europe du nord. Y associer le frêne, dont on sait que l'une des racines recouvre le monde obscur et froid de Niflheim<sup>86</sup> dans la pensée scandinave, apporte une dimension très symbolique à ce lieu car Yggdrasil est l'arbre qui recueille la souffrance et la mort. Quant à saint Martin, il était, à l'instar de Charlemagne ayant abattu le chêne sacré Irminsul<sup>87</sup>, un grand destructeur d'arbres sacrés<sup>88</sup>.

## ii. Anthroponymie

L'anthroponymie peut elle aussi être considérée comme un moyen de mesurer l'impact d'un élément naturel ou social au sein d'une société puisque les individus étaient par le passé nommés en fonction de ce qui caractérisait leur vie<sup>89</sup> : métier (Chapelier, Boulanger, etc.), état

---

<sup>85</sup> Voir Xavier Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise, Une approche linguistique du vieux-celtique continental*, éditions Errance ; 2003.

<sup>86</sup> Ce n'est pas sans rappeler ce vers de Jean de la Fontaine : « Celui de qui la tête au ciel était voisine, / Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts » (extrait de la fable *Le Chêne et le Roseau*).

<sup>87</sup> Voir Patrick Guelpa, *Irminsul, l'arbre du monde des Saxons*, p. 135, in *L'Arbre : Symboles et réalité*, Collectif, éditions l'Harmattan, 2003.

<sup>88</sup> Saint Martin est célèbre pour avoir abattu l'arbre sacré (plus exactement « un pin consacré au diable ») d'une communauté païenne. Cet arbre est également appelé « temple » par Sulpice Sévère.

<sup>89</sup> C'est au XII<sup>ème</sup> siècle qu'apparaissent les noms de famille afin de différencier les individus qui ne portaient jusque là que leur noms baptismaux, ce qui causait des problèmes d'homonymie. Explication et exemples tirés du site <http://www.geopatronyme.com/cdip/originenom/surnoms.html#etat>.

(Leclerc, Labbé, Lavocat, etc.), particularité physique (Leborgne, Legros, Lepetit, etc.) ou morale (Lesage, Hardy, etc.), lieu de vie à proximité d'un élément remarquable du paysage (Dupont, Duschêne, Moulin, Laroche), etc.

En France sont répertoriés les noms de famille suivants par ordre décroissant<sup>90</sup> : Frey (6621), Dufresne (4382), Fraysse (3450), Frechet (1012), Fray (780), Frenet (455), Freche (433), Frache (428), Fres (394), Fresne (374), Frene, (358), Frassin (320), Fras (248), Lefrene (159), Fresno (113), Fressin (105), Frex (83), Freyche (64). Le nom Onno, issu du gaulois, est lui aussi répertorié (555 occurrences). Cette liste des patronymes issus de frêne est non exhaustive, et il est notable que la plupart d'entre eux proviennent du nord du pays.

Les considérations onomastiques données plus haut sont bien évidemment valables dans les autres pays. Au Royaume-Uni<sup>91</sup> sont recensés les patronymes suivants<sup>92</sup> : Ash (« frêne » ; 5991), Ashcroft (« enclos de frêne » ou « hardi combattant<sup>93</sup> » ; 5989), Asher (« du-frêne » ; 1580), Ashwood (« forêt de frêne » ou « frênaie » ; 634), Ashen (« cendré » ou « de frêne » ; 97). Sont exclus de la recherche les patronymes Ask, Asker, etc., certes bien répertoriés, mais non pertinents en raison de l'homonymie du verbe anglais *to ask* (« demander ») et du vocable germanique *ask* (« frêne »), remarque non valable en toponymie. En Allemagne, rien que pour le dérivés directs du mot *Esche*, sont recensés les noms suivants<sup>94</sup> : Esch (3961), Eschrich (1652), Eschweiler (1327), Escher (1264), Esche (1245), Eschenbach (1099), Eschen (888), Eschner (726), Eschwe (464), Eschment (459), Eschlbeck (334), Eschbach (329), Eschmann (329), Eschelbach (327), Eschlberger (312), Eschke (299), Eschgarth (298).

Cette surabondance d'anthroponymes est révélatrice et constitue un indicateur précieux de l'influence qu'a eu la présence du frêne dans les paysages d'Europe sur ses habitants.

---

<sup>90</sup> Estimations provenant du site <http://www.nom-famille.com/>. Note : les accents ne sont pas pris en compte.

<sup>91</sup> Pour anecdote, on ne porte pas un nom de famille en Angleterre pour les mêmes raisons qu'en France : « *During the reign of King Henry III, known as "The Frenchman", 1216 – 1272 [...] surnames became necessary when governments introduced personal taxation.* » Source : <http://www.surnamedb.com/Surname/Ash>.

<sup>92</sup> Chiffres approximatifs tirés du site <http://www.britishsurnames.co.uk/>

<sup>93</sup> Voir pour ce nom l'étymologie donné par Bosworth (*æscrōf* † « brave in battle ») qui semble être tombée en désuétude. La confusion est intéressante : entre *ash* (« frêne ») et *æsc* (« bataille »), et *craft* (« fabriqué ») et *crōf* (« brave ») - à moins qu'il ne faille ici lire *rōf* (cf. l'anglais *rough* : « rude » ; « dur »). Par extension, *craft* peut être suffixé à tout type d'art ou savoir : *speechcraft* (« éloquence »), *warcraft* (« Art de la guerre »), *witchcraft*, (« sorcellerie »), etc. A moins qu'il ne faille ici lire *rōf* (cf. l'anglais *rough* : « rude »).

<sup>94</sup> Chiffres provenant du site <http://nachname.gofeminin.de/w/nachnamen/deutschland.html>.

## ***B. Folklore et médecine***

### ***a) Les vertus apotropaiques du frêne***

Il a déjà été mentionné les dits de Pline l'ancien au sujet de la crainte que le frêne inspire aux serpents<sup>95</sup> :

« Telle est leur vertu qu'un serpent ne passe pas sous leur ombre, même le matin ou le soir, lorsqu'elle est la plus longue, et même se tient loin de l'arbre. Notre expérience nous permet de dire que, si l'on enferme un serpent auprès d'un feu dans un cercle de feuillages de frêne, il se jette pour s'enfuir dans les flammes plutôt que dans le frêne. Par une merveilleuse bonté de la nature, le frêne fleurit avant la sortie des serpents et ne perd ses feuilles qu'après leur retraite. »

Ce détail est corroboré par Eugène Roland dans sa *Flore Populaire*<sup>96</sup> et un parallèle peut aussi être fait avec les propriétés de la salive humaine mentionnées au XIII<sup>ème</sup> siècle par Albert le Grand, citée par le docteur ardéchois Pierre Ribon<sup>97</sup> :

« La salive de l'homme fait mourir les serpents et les bêtes venimeuses... »

La salive humaine possède donc de vertus proches de celle des feuilles de frêne et intervenait dans de nombreuses opérations de médecine traditionnelle : « Elle joue un grand rôle dans les pratiques des guérisseurs » est-il précisé.

Cela mène à examiner la légende de saint Patrick, évangéliste de l'Irlande païenne au IV<sup>ème</sup> siècle. Outre le fait qu'il se servit du trèfle, aujourd'hui emblème de ce pays, il accomplit le miracle de chasser tout les serpents de l'île, c'est pourquoi il est représenté repoussant les serpents, souvent vers la mer<sup>98</sup>. Une chanson populaire rappelle ce miracle :

---

<sup>95</sup> Pline l'Ancien, *op. cit.*, p. 41.

<sup>96</sup> Eugène Rolland, *Flore populaire, ou, Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore*, Tome VIII, éditions Maisonneuve et Larose, Paris, 1967.

<sup>97</sup> Pierre Ribon, *Guérisseurs et remèdes populaires dans la France ancienne*, p. 70, éditions La Bouquinerie, Valence, 2005.

<sup>98</sup> Voir les représentations de saint Patrick en annexes.

From the top of this high hill Saint Patrick preached a sermon  
Drove the frogs into the bogs and banished all the vermin

There's not a mile in Eireann's isle where dirty vermin muster  
But there he put his dear forefoot and murdered them in clusters  
The frogs went plop, the toads went flop, slapdash into the water  
The snakes committed suicide to save themselves from slaughter

Nine hundred thousand reptiles blue he charmed with sweet discourses  
And dined on them at Killaloe in soups and second courses  
Blind worms crawling on the grass disgusted all the nation  
Down to hell with a holy spell he changed the situation

[...]

He gave the snakes an awful twist and banished them forever.<sup>99</sup>

Cela confère donc à saint Patrick un pouvoir apotropaïque (du grec *apotropein* : « détourner »). Mais il faut aussi voir dans le bannissement des serpents une métaphore de la victoire du christianisme, chassant le paganisme souvent qualifié de « diabolique », caractéristique que partage le serpent, animal du malin par excellence. On dit aussi de Patrick qu'il avait le pouvoir de ramener les morts à la vie, et par extension la capacité d'aller chercher les âmes des défunts dans l'autre monde. Cette caractéristique fait de lui un avatar d'Odin, le dieu psychopompe de la religion des anciens Scandinaves<sup>100</sup>. A cela il est possible d'ajouter que saint Patrick est parfois représenté sous la forme d'un vieillard possédant tout les attributs du sage et du voyageur, l'apparentant ainsi au devin Merlin<sup>101</sup>, au magicien

---

<sup>99</sup> Traduction : « Du haut de cette colline élevée saint Patrick prêcha un sermon / Précipita les grenouilles dans les tourbières et banni toute la vermine / Il n'est plus un lieu de l'île d'Irlande où la sale vermine se rassemble / Car là-bas il posa son cher pied et les extermina quand ils furent rassemblés / Les grenouilles tombèrent à l'eau, autant pour les crapauds / Les serpents se suicidèrent pour échapper au massacre / Il charma neuf cent mille lézards bleus par ses douces paroles / Et se reput en d'eux à Killaloe, en plat et en soupe / Les orvet rampants dégoutaient l'entière nation / Droit en Enfer par un sort divin les expédia, remédiant à la situation / Il leur joua un affreux tour / Et les bannit pour toujours ». Voir les versions des groupes Wolve Tones ou Orthodox Celts.

<sup>100</sup> Cf. Régis Boyer, *la religion des anciens scandinaves*.

<sup>101</sup> Merlin et ses apparentés finlandais et irlandais Suibhne et Lailoken sont des hommes sauvages (du latin *silvaticus*) ayant par exemple la capacité à voyager d'arbres en arbres. Voir à ce sujet *Le devin maudit, Merlin, Lailoken, Suibhne*, Textes et études, sous la direction de Philippe Walter. ELLUG, 1999.

Gandalf<sup>102</sup>, ou encore à saint Christophe : barbe et cheveux blancs hirsutes, bâton (rappelant le bourdon du pèlerin souvent fait de bois de frêne ou la baguette magique), manteau, etc.

### **b) Les propriétés médicinales du frêne**

Il faut savoir que l'entretien d'un jardin botanique familial, véritable pharmacie vivante, était chez les anciens une pratique courante, fondée sur le modèle des jardins botaniques tel que celui d'Olivier de Serres à Villeneuve-de-Berg en Ardèche, vers 1600<sup>103</sup>. Le frêne y trouvait tout naturellement sa place.

Pline toujours, parlait déjà des propriétés médicinales du frêne, et notamment de ses feuilles : « ... contre les morsures de serpents, qu'on exprime leur jus pour le boire ou qu'on les applique sur la plaie, elles sont d'une efficacité que rien n'égale. »

Les auteurs de l'ouvrage *Flore médicale*<sup>104</sup> énumèrent à propos de l'arbre les vertus suivantes : « L'écorce de frêne [...] est un puissant fébrifuge (p. 259) » ; « les feuilles vertes du frêne seraient un purgatif [...] puissant (p. 260) » ; de plus « elles augmentent la sécrétion de l'urine (diurétique) ». Abordant les récits de Pline au sujet des propriétés anti venin des feuilles du frêne, ils rapportent que d'autres, à travers des « histoires rapportées », leur ont accordé ce mérite : « Amatus, Beauregard, Montin et Alston. » Ils précisent aussi que la dangerosité des morsures « toujours relatif au volume du serpent et de l'animal blessé », de sorte que les adultes en bonne santé guérissent souvent d'eux-mêmes, contrairement aux individus affaiblis. A ce titre Pierre Ribbon rappelle justement que beaucoup de remèdes, comme ceux contre la rage, n'étaient en fait efficaces seulement parce que le patient n'avait pas contracté de mal. Les semences de l'arbre auraient aussi des vertus, qui, bien que sévèrement remises en cause, sont tout de même mentionnées : « lithotriptiques (élimination des calculs), [...] aphrodisiaques, et leur attribuer la vertu de rendre les femmes fécondes, dont elles ont été libéralement décorées dans des temps de ténèbres et de barbarie (p. 260). »

Pourtant, outre le fait de guérir les plaies (« même à distance ») et de préserver des sorts, preuves d'une survivance des croyances populaires, Eugène Rolland associera le frêne à la

---

<sup>102</sup> Ce nom est à l'origine d'un celui d'un nain (cf. *Gylfaginning*) et signifie « Alfe-à-la-baguette-magique » précise Régis Boyer (*op. cit.* p. 55). Il est tout à fait révélateur que Tolkien ait choisi ce nom pour désigner le plus sage des Istari, avatar d'Odin, parcourant le monde parmi les hommes.

<sup>103</sup> Pierre Ribbon, *op. cit.* p. 80.

<sup>104</sup> Chaumeton, F.-P., Chaumeret, A.-C., Poiret, J.L.M, *Flore médicale*, Tome III, Panckoucke, Paris, 1816.

puissance virile, « par analogie sans doute avec le caractère élancé de l'arbre » (selon François Suard)<sup>105</sup>, notamment en rapportant le proverbe « Qui ne peut doit parler au frêne<sup>106</sup> » et en y adjoignant le propos « Le frêne fait la braye d'acier et une marne de sparpe<sup>107</sup> ».

Pour finir, le docteur Ribbon atteste de l'utilisation des feuilles de frêne dans les traitements contre les rhumatismes par contact avec la vapeur de leur infusion, ainsi que pour la guérison des oreilles bouchées, cette fois-ci par contact de la fumée produite par la crémation d'une jeune branche mise dans l'oreille du patient<sup>108</sup>. Il n'est donc pas étonnant de trouver aujourd'hui des tisanes à bases de feuilles de frêne sur les étals même des supermarchés, signe d'une reconnaissance des ses propriétés.

Il semble donc que la chaleur et le feu soient des catalyseurs des bienfaits du frêne, comme dans la mythologie nordique où l'ultime événement de la fin du monde se trouve être l'incendie d'Yggdrasil, mais marquera aussi la naissance d'un monde meilleur<sup>109</sup>.

## ***C. Rites et magie***

### ***a) Les rites associés au frêne***

Il existe plusieurs rites populaires liés au frêne. Par rite il faut comprendre « usage lié à des croyances » et donc, *a priori*, non attesté par la science. Cependant, les recherches sur l'imaginaire n'ont par les sciences dites « dures » pour objet et accordent un poids bien plus conséquent aux influences mythologiques et folkloriques<sup>110</sup>.

Pierre Ribbon nous rapporte un rite qui pourrait de prime abord sembler anodin : « Quand on se promène en campagne, pour se reposer, il faut s'appuyer contre un frêne la main droite

---

<sup>105</sup> François Suard. *L'utilisation des éléments folkloriques dans le lai du « Frêne »*. In Cahiers de civilisation médiévale. (n°81), Janvier-mars 1978. pp. 43-52.

<sup>106</sup> Eugène Rolland, *op. cit.* p. 23.

<sup>107</sup> Eugène Rolland, *Ibidem*.

<sup>108</sup> Pierre Ribbon, *op. cit.*, p. 104.

<sup>109</sup> « Nombreuses seront alors les bonnes demeures [...] La meilleure sera à Gimlé, au ciel », *Gylfaginning*, *op. cit.* p. 100. Il est reconnu par les spécialistes qu'il s'agit d'une *interpretatio christiana*.

<sup>110</sup> Même si, pour reprendre Lucian Boia lors de son intervention dans le cadre du séminaire 2010/2011 de l'Université Stendhal *Littérature & Sciences Sociales* : « la science est la nouvelle religion de l'homme. »

contre le tronc et la gauche sur le plexus solaire<sup>111</sup> ». Il s'agit en fait là d'un exemple de transfert. Dans le cas d'une maladie, il s'agit de « faire prendre en charge le poids moral de l'affection par un tiers. » Mais il est tout à fait possible que le transfert puisse s'opérer dans l'autre sens, non pas de l'individu (malade) vers l'objet, mais de l'objet vers l'individu, puisqu'il suffit d'un simple contact physique. Parfois cela peut aussi être effectué par le biais d'un intermédiaire (vêtement, cheveux, etc.) ou même d'un acte religieux<sup>112</sup>. Ce rite de regain de force associé au frêne est donc lié à la puissance vitale, régénératrice, que la sagesse populaire semble toujours avoir accordé à l'arbre.

Il est également un rite en rapport avec les propriétés fébrifuges de frêne et de son écorce, que nous rapporte Nigel Pennick<sup>113</sup> au sujet du tremble<sup>114</sup> :

« En fixant une mèche des cheveux du patient au tronc de l'arbre, dire :

« Tremble, tremble, je te prie  
De t'agiter et de trembler à ma place »

Puis retourner chez soi dans un complet silence.

Une autre manière est de mettre des rognures d'ongles du souffrant dans un petit trou percé dans le tronc et de le remplir. Si l'écorce recouvre le trou, le patient est guéri définitivement. »

Ce rite n'a rien d'étonnant car il est un exemple de la théorie de la signature, croyance issue de la botanique selon laquelle la couleur et la forme des plantes influeraient sur leurs vertus. Par extension cela peut aussi s'appliquer aux pierres ou, comme ici, être lié au nom de l'arbre. En effet, le tremble tire son nom du latin *tremere* qui signifie « trembler » et les principaux symptômes de la fièvre sont des frissons, des tremblements, dus au réchauffement progressif du corps. Le docteur Ribbon rapporte également l'anecdote suivante au sujet de l'absorption des maladies par les arbres : « A Bagnole de l'Orne jadis on pouvait voir des pierres attachées à des arbres par des malades. Chaque pierre représentait une maladie que l'arbre devait accueillir et guérir. »

Un autre rite très symbolique est celui du passage dans l'arbre. Il est dit que Saint Eloi, évêque de Noyon au VII<sup>ème</sup> siècle, « s'élevait contre les insensés qui venir prier les arbres en portant des flambeaux, qui pour guérir leurs troupeaux les faisaient passer par les brèches que

---

<sup>111</sup> Pierre Ribbon, *op. cit.* p. 104.

<sup>112</sup> *Ibidem*, p. 9.

<sup>113</sup> Nigel Pennick, *op. cit.* p. 163.

<sup>114</sup> La confusion des noms du tremble (*populus tremula*) et du frêne est révélatrice : il a été dit que le mot « frêne » était issu de l'indo-européen \**ōs* ; or le tremble s'appelle en anglais *aspen* et en islandais *ösp* ! Dans la *Voluspa*, le frêne Yggdrasil tremble lui aussi : « *Skëlfr Yggðrasill askr standandi* ».

la vieillesse ouvre dans les troncs creux et qui n'osaient les brûler quand on les coupait<sup>115</sup>. » Mais on faisait surtout passer des enfants malades dans le creux des arbres et ce rite de transfert aurait de très vieilles origines, comme il est rappelé par Jean-Louis Olive dans le Bulletin de la Société de Mythologie Française consacré au passage à travers l'arbre<sup>116</sup> :

« Les rites de transfert du mal à la source et à l'arbre sont attestés depuis le début de l'ère chrétienne en Gaule, et l'on connaît des offrandes votives de bandelettes et de touffes de cheveux » (p. 5)

Il est également dit, en page 3, que : « certains coudre, chêne, frêne, houx, cornouiller, étaient ainsi connus et visité comme autant d'« arbres à trous », « arbres aux crampes », ou « arbres aux enfants. » C'est après une possible ouverture artificielle, si l'arbre n'était pas fendu de lui-même (ce qui dénote que les arbres présentant des fourches naturelles n'étaient pas considéré outre mesure – on croyait aux pouvoirs intrinsèques de l'arbre) que des parrains faisaient passer l'enfant au travers puis refermaient le tronc aux moyens de ligatures.

Bernard Rio<sup>117</sup> rapporte qu'au XVII<sup>ème</sup> siècle « on faisait passer les enfants coquelucheux par trois fois à travers un frêne à Selborne, Hampshire, plus récemment [...] à travers un frêne dans le parc de Richmond (Surrey). » Mara Freeman, toujours au sujet du frêne corrobore cette pratique : « On suspendait des boucles d'un enfant sur l'arbre pour la prévention de la coqueluche<sup>118</sup> », et ajoute que « pour les hernies, les bébés étaient passés trois fois à travers la fente d'une frêne à l'aube. Le frêne a la réputation d'aider à la guérison des adultes aussi...<sup>119</sup> » Tout comme le fait de suspendre une mèche de cheveux au frêne, il a été attesté qu'on y suspendait aussi des morceaux de tissu qu'il fallait laisser se dégrader afin d'assurer le complète rétablissement du malade<sup>120</sup>. Ces vêtements symboliseraient un lien, un pont entre le monde des puissances sacrées et le monde profane, tout comme ils pourraient représenter la ceinture de la Vierge Marie, celle des prophètes hébreux, ou encore la ceinture de force du dieu Thor<sup>121</sup>. Ces liens permettraient donc au pouvoir vital régénérateur inhérent à l'arbre de transiter du bois vers l'individu tout comme ils assureraient le transfert du mal de l'individu vers le bois afin qu'il en soit débarrassé.

---

<sup>115</sup> Pierre Ribbon, *op. cit.* p. 97.

<sup>116</sup> Jean-Louis Olive, « Le passage à travers l'arbre » in *Bulletin de la Société de Mythologie Française* n° 188 : « Mythologie des Arbres ». XX<sup>ème</sup> congrès de la S.M.F, organisé par Edith et Christian Montelle, août 1997, Val de Consolation (Doubs).

<sup>117</sup> Bernard Rio, *L'arbre philosophal*, p. 220, éditions l'Age d'Homme, Lausanne, 2001.

<sup>118</sup> Mara Freeman, *Vivre la tradition celtique au fil des saisons*, p. 94, Guy Trédaniel éditeurs, Paris, 2002.

<sup>119</sup> *Ibidem*.

<sup>120</sup> Jean-Louis Olive, *op. cit.* p. 3

<sup>121</sup> *Ibidem*, p. 5.

Cela amène à considérer le cas d'Odin qui se soumit lui-même à un rite de suspension au frêne Yggdrasil comme dans il est dit dans les *Hávamál*<sup>122</sup> :

« Je sais que je pendis  
A l'arbre battu des vents  
Neufs nuit pleines,  
Navré d'une lance  
Et donné à Óðinn,  
Moi-même à moi-même donné,  
- A cet arbre  
Dont nul ne sait  
D'où proviennent les racines. (Strophe 138)

Point de pain ne me remirent  
Ni de corne ;

Je scrutai en dessous  
Je ramassai les runes  
Hurlant, les ramassai,  
De là, retombai. (Strophe 139)

Neuf chants suprêmes  
J'appris du fils renommé  
De Bölthorn, père de Bestla,  
Et je pus boire  
Du précieux hydromel  
Puisé dans Óðrerir. (Strophe 140)  
Alors je me mis  
Et à savoir  
A croître et à prospérer... » (Strophe 141)

Même s'il n'est pas dit comment Odin se suspendit au frêne tremblant, la finalité de ce rituel très symbolique permet de tracer un parallèle avec les rites populaires. En effet, outre l'acquisition d'une omniscience, d'une sagesse suprême, conférée par l'hydromel dont on sait qu'il est une boisson de sagesse, d'inspiration poétique et extatique<sup>123</sup>, et la découverte de la magie runique, Odin, tourmenté par le vent et blessé par une lance<sup>124</sup>, se voit renaître, et même, telle la graine issue du fruit, grandir, s'épanouir et donc devenir plus fort.

Il est donc apparu au travers de ces rites que le frêne avait aussi bien la faculté de retirer le mal que d'octroyer sa force vitale (*önd*), mais aussi de permettre la renaissance de l'être après un acte de mort symbolique pouvant s'apparenter au voyage extatique du chaman<sup>125</sup>.

---

<sup>122</sup> Régis Boyer, *L'Edda poétique*, op. cit. p. 196.

<sup>123</sup> « Tel que quiconque en bois devient scalde (poète) et savant ». *Edda* (« *Skaldskaparmál* »), op. cit., p. 109.

<sup>124</sup> Faisant ici d'Odin une figure christique, à moins que le christ eût été lui-même à l'origine une figure odinique ? Le frêne Yggdrasil deviendrait ainsi la Sainte Croix. Cette hypothèse, bien que réfutée par P. Guelpa (op. cit. p. 137), sera notamment émise par R. Boyer (*La religion des anciens scandinaves*, op. cit. p. 211)

<sup>125</sup> Au sujet de cette pratique chamanique appelée *hamfar* (« voyage de l'âme ») et des extatiques païens, voir Claude Lecouteux, *Fées, Sorcières et Loups-garous au Moyen Âge*, éditions Imago, Paris, 2005.

## ***b) Magie runique et destin***

Les runes<sup>126</sup>, dont Odin fit rituellement l'acquisition, sont un aspect important de la tradition nordique. Elles sont un vecteur de magie, même si Régis Boyer nous rappelle qu'elles sont aussi « une écriture comme les autres<sup>127</sup> ». A ce titre donc, tout comme l'écriture oghamique des celtes, elles constituent un langage magique à part entière. Au sein de ce langage, très lié à la nature, le frêne a bien entendu sa place.

Les runes sont des symboles graphiques représentant chacune un son. Elles sont originellement organisées en trois groupes ou *ætt* de huit runes, soit vingt-quatre au total. L'alphabet runique est appelé « Futhark », en références aux six premiers des huit caractères qui composent le premier *ætt*<sup>128</sup>. Le premier alphabet runique (ou « ancien Futhark ») est attesté durant les six premiers siècles de notre ère, mais il est d'opinion commune que cette forme d'écriture est beaucoup plus ancienne<sup>129</sup>.

La rune du frêne, le « rune-dieu » se nomme As (symbole  $\text{ᚦ}$ ) est la quatrième rune du premier *ætt* de l'ancien futhark. Elle est aussi appelée « *Æsc, Asa, Ansuz*, et dans une forme différente, *Os*<sup>130</sup> ». Elle représente le *önd*, souffle vital insufflé au premier homme issu du frêne justement, comme il est dit dans la *Gylfaginning* :

« Alors que les fils de Bor marchaient le long du rivage de la mer, ils trouvèrent deux [trunks d'] arbres. Ils les relevèrent et façonnèrent deux hommes : le premier leur donna le souffle et la vie, le second, l'intelligence et le mouvement, le troisième l'apparence, la parole, l'ouïe et la vue. Ils leur donnèrent des noms : l'homme fut appelé Ask et la femme Embla. Ce fut d'eux que naquit la race humaine... » (p. 39)

Par « le souffle et la vie », il semble recevable de pouvoir comprendre « le souffle de la vie », les deux termes s'assemblant ainsi en un même principe de souffle vital, don d'Odin fait aux

---

<sup>126</sup> Les principaux supports de cette partie de l'essai seront : Nigel Pennick, *Runes et magie, Histoire et pratique des anciennes traditions runiques*, p. 75, éditions l'Originel, 1995 ainsi que Lucien Musset, *Introduction à la runologie*, éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1965

<sup>127</sup> Régis Boyer, intervention radiophonique sur France Inter pour l'émission 2000 ans d'Histoire : *Les Sagas Islandaises*. 17 mars 2011.

<sup>128</sup> fu, Trk (Feoh, Ur, Th, A, R, K). Les deux derniers caractères étant g et w (Gyfu et Wyn).

<sup>129</sup> Elle remonterait au système d'écriture nord-italique utilisé par les Etrusques.

<sup>130</sup> A rapprocher de l'indo-européen \**ös* donc.

hommes donc. Par analogie avec la foudre qu'il attirerait<sup>131</sup>, le frêne est un conducteur de ce *önd* par excellence. Nigel Pennick rapporte que les *öndvegissulur* (« colonnes des hautes-sièges », d'ailleurs sacrées) des temples et des halles nordiques étaient faites de frêne.

Le frêne est l'arbre du mercredi et ce jour est l'exact milieu de semaine si l'on considère qu'elle commence en fait par le dimanche, jour du soleil (*Sunnudagr*). Il est tout à fait concevable de faire débiter cette fragmentation du temps par l'image du soleil levant, entité d'ailleurs féminine pour les Scandinaves et donc symbolisant la naissance et la fécondité. Le mercredi est par conséquent le pilier de la semaine. C'est d'ailleurs un jour consacré à Odin lui-même : en islandais « mercredi » se dit *Odinsdagur*, en danois *Onsdag*, et en anglais *Wednesday* c'est-à-dire *Wodin* (ou *Wotan's*) *day* selon une nomination plus germanique du dieu. Tous ces noms signifient « le jour d'Odin ». Odin est donc lui-même assimilé à ce pilier qui n'est autre que le frêne Yggdrasil avec qui il ne fait qu'un. Cette relation entre le dieu et l'arbre est corroborée par la traduction « coursier d'Odin » pour le nom Yggdrasil<sup>132</sup> et par le vers des *Hávamål* « Moi-même à moi-même donné » (strophe 138) pour qualifier sa pendaison rituelle au frêne.

Musset atteste également de l'écriture runique sur tablettes de frêne<sup>133</sup>. Cela amène à considérer les entités fatidiques appelées Nornes : filles d'Erda déesse de la destinée, elles sont au nombre de trois (même s'il est néanmoins admis qu'il en existe d'autres, de moindre importance), et résident près d'une source sous le frêne, chacune présidant à une conception de la temporalité. La première se nomme Urd (« passé »), la seconde Vervandi (« présent »), et la troisième Skuld (« futur »)<sup>134</sup>. Dans la *Voluspa* il est dit « Elles gravèrent sur les planchettes...<sup>135</sup> » : elles écrivent donc le destin des hommes, ces derniers n'ayant aucune emprise dessus<sup>136</sup>. Les Nornes sont l'exact équivalent des Moires grecques et des Parques romaines, généralement présentées comme des tisserandes. Cette métaphore du destin renvoie aussi au mythe d'Arachné<sup>137</sup>, et à la conception de l'univers sous la forme d'une toile

---

<sup>131</sup> Selon le Gaffiot, le terme latin *fraxinus* pourrait aussi signifier « foudre » car il aurait la capacité de l'attirer.

<sup>132</sup> *Edda, op. cit.*, p. 146.

<sup>133</sup> Lucien Musser, *Introduction à la runologie*, p. 22, éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1965.

<sup>134</sup> *Edda, op. cit.*, p. 158.

<sup>135</sup> *Voluspa, op. cit.* p. 189, strophe 12, vers 50 : « Skára â skíði... »

<sup>136</sup> Les Valkyries ne se contentaient pas seulement de venir chercher les guerriers tombés au combat, elles se faisaient le truchement de la volonté des Nornes et du destin en choisissant ceux qui devaient mourir pour rejoindre l'armée d'Odin au Valhalla. Le nom *valkyrja*, composé des substantifs *valr* (« guerriers morts sur le champ de bataille ») et *kyrja* (dérivé du verbe *kjósa* : « choisir ») signifie littéralement « celle qui choisit les guerrier qui meurent sur le champ de bataille » (*Edda, op. cit.*, p. 114).

<sup>137</sup> Tisseuse hors pair dont Athéna était jalouse. La jeune fille fut ironiquement changée en araignée par la déesse, dans un ultime acte de compassion, alors qu'elle tentait de mettre fin à ses jours... par pendaison !

gigantesque au sein de laquelle la vie d'un homme n'est qu'un minuscule fil<sup>138</sup>. Les trinités féeriques que l'on rencontrera par la suite dans les romans du moyen âge ne seront que des hypostases, des réminiscences, de ces entités maitresses du destin<sup>139</sup>.

La notion de destin est une clé de la compréhension de la mentalité des anciens Scandinaves, point sur lequel Régis Boyer insiste avec beaucoup de rigueur<sup>140</sup> : le viking est conscient que son avenir a été tracé par les Nornes dès sa naissance. Dès lors apparaît comme un « sacrilège<sup>141</sup> » le simple fait de douter, faiblesse ultime face à son assujettissement au destin. Le héros ira jusqu'au bout de sa quête et ce, quelle qu'en soit l'issue, même si un rêve, projection d'un monde éthéré dans laquelle les puissances se manifestent à l'homme, vient lui prédire sa mort comme ce fut le cas pour Gísli Súrsson<sup>142</sup>.

Il est donc indubitable que le frêne, en double lien avec les forces chtoniennes et ouraniennes, est porteur de l'essence de cette destinée, la symbolise, et même l'incarne.

L'étude des désignations du frêne dans les principales langues indo-européennes et les implications des différentes significations de son nom ont révélé le lien intrinsèque unissant l'arbre aux éléments pragmatiques (navigation, guerre, valeurs morales, destin) des cultures qui pour lui ont élaboré des mythes. La croyance populaire en des vertus apotropaiques<sup>143</sup> et médicinales, fondées ou non d'ailleurs, se font moins support d'une résurgence que d'une réminiscence des pouvoirs régénérateurs accordés au frêne. Ce principe vital intrinsèque se retrouve également sollicité par les rites que le folklore lui a associés, et, par extension, dans la magie liée au destin de l'homme, car ce dernier cherchera toujours à transcender sa condition en cherchant l'immortalité et l'omniscience qui lui permettraient d'atteindre le sacré, ou du moins de s'en rapprocher, pour finalement fusionner avec lui.

---

<sup>138</sup> Ne dit-on pas parfois que « la vie ne tient qu'à un fil » ?

<sup>139</sup> Le mot fée est issu du latin *fata*, traduction directe du nom Parque. En anglais, le mot pour destin est « *fate* ».

<sup>140</sup> Régis Boyer, *l'Edda poétique*, *op. cit.*, p. 15 : « Le tout-puissant Destin ».

<sup>141</sup> *Ibidem*, p. 24.

<sup>142</sup> Régis Boyer, *Saga de Gísli Súrsson*, éditions Gallimard, 1987.

<sup>143</sup> Courantes dans la pensée ancienne. Par exemple, l'icône de saint Christophe le passeur (à l'origine un géant cynocéphale) avait pour effet de sauvegarder quiconque la voyait de la malemort, pire crainte du chrétien.

### III/ Paradoxes et réalités de l'imaginaire du frêne

L'identification d'une mythologie du frêne serait possible sous la forme de ce que Mircea Eliade appelle une « valorisation religieuse du monde<sup>144</sup> » dans laquelle les conceptions religieuses et les images cosmologiques sont articulées. La sacralisation des lieux et le passage entre les différentes strates de ce monde en sont les principaux éléments. Qu'en est-il alors spécifiquement dans le cas du frêne ?

Il s'agira ici de dégager de nouveaux axes d'approche de l'étude des représentations du frêne, en faisant la lumière sur des aspects qui n'auraient pas tous été explorés ou approfondis.

#### *A. L'arbre du monde et de la vie*

##### *a) Marie de France et le centre du monde*

Dans le lai du Frêne de Marie de France, il est dit que l'enfant fut déposé dans l'arbre (« Desus le mist, puis le lessa », v. 173). Elle est donc symboliquement placée au centre de l'univers. Mais au-delà d'une image littéraire, il n'est pas rare de pouvoir observer dans la nature des frênes dont le tronc, divisé en quatre parties, possèdent un creux pouvant accueillir une personne<sup>145</sup>. Cet acte prend tout son sens si l'on admet une organisation quadripartite du monde autour d'une cinquième élément en constituant le centre comme c'est le cas dans la pensée mythique celte. Claude Sterckx rappelle ce concept<sup>146</sup> :

---

<sup>144</sup> Eliade, Mircea, *Le sacré et le profane*, éditions Gallimard, Paris, 1965.

<sup>145</sup> Voir la photo du creux d'un frêne en annexe.

<sup>146</sup> Claude Sterckx, *Mythologie du monde celte*, p. 170, éditions Hachette Marabout ; 2009.

« Les provinces d'Irlande sont des *cuighid*, « cinquièmes », car il y en a quatre – Ulster au nord, Leinster à l'est, Munster au sud et Connaught à l'ouest – autour de Meath, « la (province) centrale » où se trouve le pilier d'Usnagh, valant axe cosmique, et Tara, siège de la haute-royauté. Et cette division est reproduite dans chacune des cinq provinces. [...] La même quadripartition est attestée au pays de Galles [...]. Elle se retrouve peut-être en Armorique [...] mais n'en offre au mieux qu'une survivance inconsciente ».

Il nous précise également que les provinces possédaient chacune leur arbre sacré en leur centre. Mara Freeman apporte une précision au sujet de ces cinq arbres : « Trois d'entre eux étaient des frênes » appelés l'Arbre de Tortu, l'Arbre de Daithi, et l'Arbre Branchu d'Uisnech.<sup>147</sup> Cette province centrale, Meath, est littéralement le milieu (cf. l'anglais *mid*) du monde et matérialise sa stabilité en y incluant l'idée de force<sup>148</sup>.

Mais y placer une femme fait également de ce centre le réceptacle du principe matriciel vital, l'héroïne de Marie de France devenant par conséquent un avatar de la Déesse-Mère<sup>149</sup>. Bernard Rio rapporte que dans la forêt de Juigné (Ille-et-Vilaine), une statue de la vierge a été placée dans un frêne ayant « la particularité d'avoir la branche verte qui se couvre de feuille en mars alors que le reste de l'arbre et les autres arbres sont encore dénudés.<sup>150</sup> »

D'ailleurs, la relation qu'elle entretient avec sa sœur nommée Le Coudrier est exemple probant du thème de la gémellité, motif récurrent de la troisième fonction dumézilienne dont l'attribut principale est la fécondité<sup>151</sup>. François Suard rapporte aussi que le coudrier a abrité la Vierge Marie<sup>152</sup>. Le frêne entretient donc un lien intime avec la Déesse-Mère dont il est le sanctuaire et, sous la forme incarné de la jeune fille, fusionne avec elle pour devenir le centre du l'univers.

Le lai du « Frêne » de Marie de France, dont on sait l'influence qu'a eu sur elle le folklore breton<sup>153</sup>, est donc une illustration probante de la centralité de cet arbre au sein de la conception indo-européenne du cosmos.

---

<sup>147</sup> Mara Freeman, *Vivre la tradition celtique au fil des saisons*, op cit., Guy Trédaniel éditeurs, Paris, 2002.

<sup>148</sup> Le traditionnel irlandais intitulé « *The Foggy Dew* » dit : « *And from the plains of Royal Meath strong men came hurrying through* ». La force est donc l'attribut des individus originaire de cette province.

<sup>149</sup> Sur ce sujet, voir Régis Boyer, *La grande déesse du nord*, éditions Berg International, Paris, 1995

<sup>150</sup> Bernard Rio, op. cit., p216.

<sup>151</sup> Voir par exemple le couple que forment Freyja, l'Aphrodite scandinave, et son frère jumeau Freyr, dont les effigies sont souvent ithyphalliques, c'est-à-dire avec le sexe est en érection.

<sup>152</sup> François Suard, op. cit., p. 49.

<sup>153</sup> Marie de France, op. cit., p.15.

## **b) La quintessence de la vie**

Les cosmogonies grecques et scandinaves montrent l'humanité engendrée par le frêne, liant ainsi le bois et la chair. Les Méliades sont des émanations directes du frêne tandis qu'Ask, le pendant masculin du couple original nordique, est un frêne lui-même. Si le frêne peut être qualifié de « père » de l'humanité, c'est parce qu'il est le principe mâle de l'union.

Régis Boyer, se référant à Folke Ström, nous dit à propos de cette union qu'elle serait une image ignée primitive symbolisant l'acte sexuel<sup>154</sup>, le feu, produit « par la friction de la matière ligneuse d'une plante grimpante desséchée contre un arbre au bois dur » faisant surgir la vie. Cette hypothèse nécessite d'accepter la traduction du nom d'Embla, l'entité féminine du couple, par « sarment de vigne », ce qui est tout à fait recevable (voir le grec *ampelos*). La vigne vient donc en symbiose s'enrouler autour de l'arbre, un peu comme le fait le lierre<sup>155</sup>.

Mais considérer le frêne comme un principe strictement masculin reviendrait à restreindre l'essence même de la vie. Il faut envisager la notion de parthénogénèse : bien que désignant littéralement l'engendrement sans le recours au précepte mâle (*παρθένοσ* signifiant « vierge »), des cas de parthénogénèse inversée existent aussi. Dans la mythologie nordique, Buri (né par l'action de la vache cosmique Audhumla, autre figure de la Déesse-Mère) engendre lui-même son propre fil, Bor<sup>156</sup>, mais n'est pas le père de l'humanité. Sans le principe féminin, la vie au sens profane du terme n'est tout simplement pas possible.

D'un point de vue linguistique, il faut pouvoir se détacher de la notion de genre inhérente à la langue française et aux langues latines en général, faisant de « frêne » un nom masculin : dans les idiomes du nord, il n'y a pas de distinction fondamentale entre le masculin et le féminin. Cela étant, examiner le frêne sous un aspect féminin par le biais des Méliades, dont la plus emblématique, Adrasteia<sup>157</sup>, était la nourrice de Zeus, devient concevable et permet de le considérer comme une entité androgyne, quintessence suprême de l'union des principes mâle et femelle.

---

<sup>154</sup> Régis Boyer, *La religion des anciens Scandinaves*, op. cit. p. 192.

<sup>155</sup> Cette association du lierre et du frêne peut être constaté dans la nature (voir annexe).

<sup>156</sup> Les noms Buri et Bor signifient tout deux « procréateur ».

<sup>157</sup> Bernard Rio, op. cit., p. 178.

### c) *Le paradoxe du serpent*

Les sources scandinaves ont montré le frêne dans une interaction bien particulière avec le serpent appelé Nidhogg : il ronge ses racines<sup>158</sup> et par conséquent le détruit lentement.

La figure ophidienne se retrouve également incarnée par Iormungand (*Jörmungandr*), le serpent géant engendré par Loki est enroulé autour du monde<sup>159</sup> après que les dieux l'aient jeté dans la mer. Appelé aussi parfois Miðgarðsormr, « serpent de Midgard<sup>160</sup> », il y a beaucoup à dire sur lui : son nom signifie « colossale baguette magique<sup>161</sup> » et il incarne l'axe horizontal du monde perpendiculaire à Yggdrasil, en assurant aussi la stabilité. La traduction de son nom en fait par ailleurs l'exact équivalent de l'Irminsul (« gigantesque colonne » ou « colonne d'Irmin » - une déesse germanique), l'arbre monde des saxons abattu par Charlemagne selon la légende<sup>162</sup>. Il est généralement admis que le culte des arbres et par extension des colonnes serait issu d'une vénération des dieux-poutres, l'une des plus anciennes formes de culte ayant existé, attesté « dès l'âge de pierre européen, mais aussi chez les Germains de l'âge du Bronze » qui « vénéraient des poutres dressées sur des tas de pierres » dont l'archéologie a même découvert des formes anthropomorphes datant de l'âge du fer<sup>163</sup>. Bien qu'il ne faille pas voir qu'un aspect strictement phallique dans ce culte, c'est l'un de ses aspects. Cela permet un lien avec le la symbolique phallique que possède le serpent, faisant de lui un principe masculin.

Cependant, le rapprochement possible entre le serpent et le lierre<sup>164</sup>, et donc du sarment de vigne féminin, vient appuyer le concept d'androgynie développé auparavant. On peut en effet attribuer au serpent l'allégorie du cycle de l'éternel retour sous sa forme d'Ouroboros, ainsi qu'au travers de sa mue, dont, pour rappel, il existe un terme d'ancien anglais ayant le mot frêne (*æsc*) pour racine (ce terme est *æsmogu*, signifiant « *slough (of snake)* », soit en français « mue de serpent »). La mue du serpent symbolise la renaissance comme l'écorce de l'arbre dans les rites où elle doit se refermer pour guérir les maladies.

Tout comme les colonnes célestes, le serpent possède la faculté de canaliser les forces telluriques. Les menhirs avaient également cette fonction :

---

<sup>158</sup> Edda, *op. cit.*, p. 46.

<sup>159</sup> Il est donc l'Ouroboros, le serpent qui se mord la queue, symbolisant le cycle de l'éternel retour. Voir l'entrée Ouroboros dans le *Dictionnaire des symboles* de Chevalier et Gheerbrandt, éditions Robert Laffont, Paris, 1982.

<sup>160</sup> Littéralement « enclos du milieu » : c'est là que furent installés les hommes par les dieux. Il n'est pas étonnant de voir l'action du *Seigneur des Anneaux* se dérouler en Terre du Milieu (ancien anglais *middangeard*).

<sup>161</sup> Régis Boyer, *op. cit.* p. 130.

<sup>162</sup> Patrick Guelpa, *op. cit.*, p 135.

<sup>163</sup> Rudolf Simek, Dictionnaire de la mythologie germano-scandinave, Tome I, p. 122, éditions le Porte-Glaive, Paris, 1996

<sup>164</sup> « Les plus anciennes lianes de lierre ressemblent au serpent qui s'enroule autour de l'arbre du monde Yggdrasil », Nigel Pennick, *op. cit.*, p. 158. Voir aussi photo en annexe.

« Ils étaient des pierres dressées pour capter, et concentrer, à la fois les courants telluriques par leur socle et les courants célestes par leur sommet. Ils condensaient ces deux sortes de forces en eux-mêmes. Ils avaient donc un pouvoir bénéfique pour l'homme, un pouvoir fortifiant, fécondant [...] On a vu en eux des phallus stylisés. <sup>165</sup> »

De là découle la croyance en les vertus des « pierres de serpent », supposées être tant de puissants talismans de vie que des anti-venins à l'efficacité renommée<sup>166</sup>.

Malgré tout ces éléments favorables, le serpent n'en reste pas moins un reptile maléfique dont le potentiel destructeur s'avère redoutable. Iormungand sera en effet l'un des principaux acteurs de l'eschatologie scandinave en provoquant la mort de Thor, le plus puissant de tous les dieux. Ce caractère létal se retrouve chez le lierre, plante parasite dont on dit qu'elle « étouffe les arbres<sup>167</sup> ».

Le lierre est pourtant une plante à laquelle son feuillage persistant octroie une symbolique d'immortalité<sup>168</sup>. Se retrouve donc ici ce même rapport ambigu qu'entretient le serpent porteur de vie avec le frêne dont il est pourtant l'équivalent horizontal assurant la stabilité du monde, mais qu'il détruit dans une paradoxale métaphore de la vie.

## ***B. L'arbre funeste***

### ***a) L'arbre des pendus***

Au mépris de cette prépondérante symbolique de vie, le frêne se révèle également un arbre de nature sinistre. Le nom Yggdrasil est très couramment interprété comme signifiant « cheval d'Yggr », Yggr (« le redoutable ») étant l'un des nombreux noms d'Odin, mais la traduction « cheval d'effroi » se référant à la potence est également admise.

---

<sup>165</sup> Pierre Ribbon, *op. cit.*, p. 19.

<sup>166</sup> *Ibidem*, pp. 24-25.

<sup>167</sup> Nigel Pennick, *Ibidem*.

<sup>168</sup> Voir la couronne de lierre portée par César.

Odin était en effet le dieu des pendus (*Hangaguð*) et avait le pouvoir de les ramener à la vie comme il est dit à propos d'une rune à la strophe 157 des *Hávamál*<sup>169</sup> :

Si je vois sur la potence  
Osciller un cadavre de pendu,  
Je sais graver de telle sorte  
Et teindre les runes  
Que cet homme revient à soi  
Et m'adresse la parole.

Il peut donc faire renaître les pendus tout comme il fût lui-même ressuscité après sa pendaison rituelle, voyage extatique ayant pour but la quête de la connaissance dans l'au-delà. C'est une pratique chamanique qui s'apparente au *hamfar*, cette évocation de l'âme pendant la transe. Il était de notoriété que les finnois étaient d'excellents chamanes<sup>170</sup> : on les sollicitait pour aller chercher des réponses et par conséquent rapporter du savoir à leurs commanditaires, tout comme le cadavre ranimé par Odin venant par le verbe lui transmettre ce qu'il a vu dans le monde des morts<sup>171</sup>. De nombreux éléments viennent enrichir ces liens entre Yggdrasil, Odin et la potence : par exemple Adam de Brême, archevêque d'Hambourg, raconte dans une description désormais célèbre du grand temple païen d'Uppsala que :

« Scholie 138 : Près de ce temple, se dresse un arbre immense, qui étend largement ses branches alentour et qui est toujours vert, été comme hiver. Nul ne peut dire de quelle espèce il est. <sup>172</sup>»

Et lors de leurs célébrations, les autochtones offrent des sacrifices à leurs divinités et :

« Les dépouilles sont pendues dans un bois situé près du temple. Le lieu est, pour ces païens, si sacré que les chacun des arbres leur semble tirer un pouvoir divin de la mort et de la décomposition des victimes offertes. <sup>173</sup>»

---

<sup>169</sup> *L'Edda poétique, op. cit.*, p. 200.

<sup>170</sup> Voir dans Claude Lecouteux, *op. cit.*, Chap. II, 3) « Les professionnels de l'extase ».

<sup>171</sup> *L'Edda poétique, Ibid.*, note 4 p. 200.

<sup>172</sup> Adam de Brême, *Histoire des archevêques de Hambourg*, Scholie 138, p. 215, éditions Gallimard, Paris, 1998.

<sup>173</sup> *Ibidem*, p 217.

De ce récit il faut tirer la symbolique de l'acte de pendaison : l'assimilation de la victime au dieu des pendus dans un acte de magie sympathique visant à relier le sacrificateur et la divinité sollicitée. Dans la mythologie celte, des sacrifices de la sorte étaient offerts à Esus, le dieu-père gaulois :

« Esus est apaisé ainsi : un homme est pendu dans un arbre jusqu'à ce que, par l'effusion de sang, des parties de son corps se détachent. <sup>174</sup> »

Claude Streckx rapporte aussi que Gwydion, le Jupiter gallois, retrouve son fils Lleu pendu et le ramène à la vie<sup>175</sup>, exactement comme Odin peut le faire.

Le nom d'Yggdrasil est parfois traduit par le terme potence (en anglais, *gallow*) dans certaines versions des *Hávamál*<sup>176</sup>, donnant donc « potence battue des vents » au lieu de « arbre battu des vents » comme dans la version de Régis Boyer<sup>177</sup>. Cette hypothèse a notamment été développée par Eiríkr Magnússon dans son essai *Odin's Horse Yggdrasill*<sup>178</sup>, peu cité par les spécialistes. Il souligne l'importance de la distinction à faire entre le nom du frêne « *Yggdrasill* » et l'expression « *askr Yggdrasils* » souvent traduites indifféremment par « Yggdrasil » ou « arbre ». Il a déjà été dit que le terme *Yggdrasill* désignait le frêne comme « cheval d'Yggr », la monture d'Odin, alors que pour Magnússon l'expression « *askr Yggdrasils* » s'interprète par « le frêne du coursier d'Odin » ; par conséquent il n'y a pas de synonymie<sup>179</sup>. Il va ensuite démontrer que ce coursier incarne le vent, notamment en rappelant que Sleipnir, le cheval merveilleux d'Odin, peut galoper dans les airs<sup>180</sup>. Cela amène à considérer l'image suivante : Odin, pendu au frêne, se balançant au gré du vent qu'il chevauche comme il chevauche son coursier. Par syllogisme, si Yggdrasil est une potence, tous les frênes en sont aussi, tels des monuments macabres parsemant le paysage.

---

<sup>174</sup> Claude Sterckx, *op. cit.*, p. 283.

<sup>175</sup> *Ibidem*, p. 282.

<sup>176</sup> Par exemple celle d'Auden et Taylor, p. 20, Kessinger Publishing, Whitefish, USA, 2004.

<sup>177</sup> Régis Boyer, *op. cit.*, p. 196.

<sup>178</sup> Eiríkr Magnússon, *Odin's Horse Yggdrasill*, Society for promoting Christian knowledge, Londres, 1895.

<sup>179</sup> *Ibidem*, p. 6.

<sup>180</sup> *Ibidem*, p. 52. Les huit pattes du cheval correspondant chacune à l'une des directions du vent : les quatre principales, les points cardinaux, et quatre directions intermédiaires, attestées dans la conception scandinave.

## ***b) Cendrillon et la dame du frêne***

Angelo De Gubernatis, dans sa *Mythologie des plantes*, révèle l'existence d'une entité du folklore allemand appelée Askafroa<sup>181</sup>, nom composé des substantifs *ask* (désignation germanique du « frêne ») et *froa* (dérivé de *frau* « femme ») donnant ainsi la traduction « femme du frêne » ou « dame du frêne ».

Il est dit de cet esprit qu'il était malveillant et qu'il fallait l'apaiser à l'aide de sacrifices lors d'un jour bien particulier : le « mercredi des cendres<sup>182</sup> » (*Aschermittwoch*), jour « sinistre et funéraire ». Gubernatis note ici une équivoque linguistique entre le mot « *Aska* » (lié au nom allemand du frêne, *Esche*) et le mot *Asche* (cendre), en précisant que la médecine populaire attribuait aux cendres du frêne le pouvoir de guérir de la lèpre.

Cette équivoque des mots *Asche* et *Esche* existe aussi en anglais, sous la forme d'une homonymie, avec les termes *ash* (« cendre ») et *ash (-tree* « frêne ») provenant tout deux de l'ancien anglais *æsc*. Cette ambiguïté linguistique propre aux idiomes germaniques prise en compte, il devient possible d'envisager sous un jour nouveau l'un des plus célèbres personnages des contes de Grimm : Cendrillon.

Son nom allemand, *Aschenputtel*, provient du mot *Asche* et fait référence à la relation que la jeune fille entretient avec la cendre, élément dans laquelle on la retrouve souvent, par exemple lorsqu'il est dit « *Aschenputtel da in der Asche, wie sonst auch...*<sup>183</sup> » S'ajoute à cela le suffixe *-puttel* qui pourrait bien provenir de *putte* (« statue représentant un ange ou un enfant nu »), ou encore de *pudel* (« caniche », ou « barbet », chien d'eau ascendant du caniche). La transcription la plus élégante nous donne « statue de cendre », l'autre serait « caniche de cendres ». Suivre la piste de l'équivoque linguistique permet d'obtenir la transcription « statue de frêne », contribuant à faire de Cendrillon une hypostase de la Déesse-Mère en l'instituant au centre du monde, à l'instar d'Yggdrasil, et faisant d'elle la source de toute vie. De plus, les propriétés curatives accordées aux cendres ainsi que leur rôle dans le mythe du phœnix contribuent à inscrire la légende de Cendrillon dans une symbolique de renaissance, pouvoir dont le lien avec le frêne a été démontré au travers des images du serpent et de la potence. Pourtant, il n'y a pas de frêne à proprement parler dans le conte, seulement un noisetier qui poussa sur la tombe de la mère de la jeune fille grâce à ses larmes<sup>184</sup> (encore une preuve du potentiel de vie présent en elle). Or, François Suard précise que dans le folklore le frêne et le noisetier sont

<sup>181</sup> Angelo De Gubernatis, *Mythologie des plantes*, p. 149, éditions Arché, Milan, 1976.

<sup>182</sup> Il a été dit l'importance de ce jour pour les germaniques : c'est le pilier de la semaine et le jour d'Odin.

<sup>183</sup> Traduction : « Cendrillon était couchée dans les cendres, comme à l'accoutumée... ». Tirée de : Grimm, *Contes*, édition bilingue, Gallimard, Saint-Amand, 1990.

<sup>184</sup> *Ibidem*, p. 89.

souvent proches sur un plan symbolique<sup>185</sup> : on fait par exemple du bois du noisetier des baguettes magiques. Enfin, le noisetier poussant sur la tombe rappelle la légende selon laquelle la croix du Christ, pilier du monde chrétien, aurait été faite à partir d'un arbre ayant poussé sur la tombe d'Adam, permettant une assimilation à Yggdrasil.

Mais ce noisetier est avant tout issu des larmes du deuil de la mort : agité par les vents lui aussi<sup>186</sup>, il évoque Yggdrasil sous sa forme de potence. A cela vient s'ajouter l'émanation funèbre du frêne, qui sous la forme venteuse<sup>187</sup> de l'esprit macabre Askafroa vient hanter la tragique histoire de Cendrillon.

### **c) L'arbre des morts**

La matière scandinave établit l'une des trois racines d'Yggdrasil dans le monde des morts<sup>188</sup>, les deux autres étant situées chez les Ases (les dieux) et les géants du givre. Ce monde sombre et froid appelé Niflheim se confond avec le lieu appelé Hel<sup>189</sup>, autre séjour des trépassés, et correspond exactement aux Enfers grecs<sup>190</sup>.

Jean-Louis Olive<sup>191</sup> rappelle que la colonne céleste qui permet au chaman<sup>192</sup> d'accéder au monde des âmes est également un réceptacle pour l'essence des défunts et que cette croyance se retrouve dans la pratique funéraire germanique appelée « *Todtenbaum* » (arbre-tombe). L'arbre est d'ordinaire planté à la naissance de l'individu ; à sa mort, son corps y est placé et constituant sa dernière demeure du défunt. Chez les finnois, l'arbre est planté à la mort de la personne. Il a déjà été fait mention de l'excellente réputation de chamanes finnois pour qui le concept de l'âme est fondamentalement associé aux arbres : ils appellent les morts sans repos, dont l'âme ère, « *hiiden väki* » (« gens de la forêt »). Le frêne est donc un chemin d'accès vers le monde des morts et possède le pouvoir de canaliser leurs âmes.

Cet aspect funèbre du frêne se retrouve également sous la forme de l'araignée dont on peut considérer qu'elle est une incarnation des Nornes, figures maîtresses de la destinée chez les

---

<sup>185</sup> François Suard, *op. cit.*, p. 49. Gheerbrandt et Chevalier rapprochent le noisetier du sorbier et du coudrier.

<sup>186</sup> « Bäuchem, rüttel dich und schüttel dich » (« Petit arbre, agite-toi et secoue-toi »), Grimm, *op. cit.*, p. 92.

<sup>187</sup> Au moyen âge, la nature venteuse des esprits et des démons ne faisait aucun doute.

<sup>188</sup> *Edda*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>189</sup> Hel est l'un des enfants monstrueux de Loki avec le loup Fenrir et le serpent Iormungand. Son nom subsiste encore aujourd'hui dans la désinence anglaise de l'Enfer chrétien, « *Hell* ».

<sup>190</sup> Cf. le terme *κατακοσμος*, « monde souterrain ».

<sup>191</sup> Jean-Louis Olive, *op. cit.*, p. 20.

<sup>192</sup> Odin est le dieu-chaman chez les Scandinaves, Yggdrasil étant son échelle cosmique.

Scandinaves. L'araignée tisse en effet des fils qui représentent la vie des hommes et plus précisément leur destin tragique, symbolisé par la corde du pendu. Cette vision de l'araignée porteuse de mort se retrouve dans une nouvelle écrite en 1975 par Montagues Rhodes James, intitulée *Le Frêne*<sup>193</sup>, et imprégnée de folklore (il est par exemple dit : « nos paysans irlandais croient fermement que cela porte malheur de dormir près d'un frêne<sup>194</sup> »).

La trame de cette histoire est construite autour d'une demeure se trouvant près d'un grand frêne. Il est aussi dit qu'à cet endroit se serait tenu un procès d'une sorcière<sup>195</sup> qui fut exécutée par pendaison. Une série de morts inexplicables se produisirent au sein de cette habitation, toutes présentant des traces de piqûres laissant penser à des empoisonnements. Après que l'arbre fut détruit par le feu, on découvrit près de trois araignées calcinées le squelette d'une femme qui s'avérait être celui de la sorcière. Les implications de ce récit sont nombreuses : les trois araignées sont les Nornes résidant à l'intérieur d'Yggdrasil et la sorcière incarne Erda, présidant à la destinée. Les morsures des araignées sont la manifestation du sort funeste de l'Homme ordonné par le Destin lui-même.

La poésie a également conservé des souvenirs de l'aspect mortuaire du frêne. Pour n'en citer que quelques uns des plus parlant, Catulle Mendès écrivit, dans *Le poète ne se plaint pas de la mort prochaine* :

Plus noir que diacre ou rabbin,  
Qu'importe qu'en le pâle frêne  
Près de ma couche souterraine  
Croasse bientôt le corbin...

(Extrait du recueil *La grive des vignes*<sup>196</sup>)

Et Victor Hugo, dans la Tristesse d'Olympio :

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,  
La mesure où l'aumône avait vidé leur bourse,  
Le vieux frêne plié,

---

<sup>193</sup> M. R. James, *Le Frêne*, extrait du recueil d'Alfred Hitchcock : *Histoires à ne pas lire la nuit*, éditions Edouard Arnold, Londres, 1931.

<sup>194</sup> *Ibid*, p. 306

<sup>195</sup> Elle maudit l'endroit. Son nom était Mme Mothersole (« l'unique mère ») !

<sup>196</sup> Catulle Mendès, *La grive des vignes*, Charpentier, Paris, 1895.

Les retraites d'amour au fond des bois perdus,  
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues  
Avaient tout oublié !

(Extrait du recueil *Les Rayons et les Ombres*<sup>197</sup>)

Sont également véhiculés ici certains des aspects négatifs du frêne : l'arbre-tombe chez Mendès et l'arbre affaissé chez Hugo, symbolisant la déchéance d'un monde. Que ce soit sous sa forme sépulcrale ou son aspect porteur du destin fatidique de la déchéance de l'homme, il ne fait aucun doute que le frêne est l'arbre des morts par excellence.

## ***C. Le frêne et le bâton***

### ***a) L'arbre belliqueux***

L'étude lexicographique du nom du frêne a révélé un lien intime avec le domaine de la guerre. Dès l'antiquité grecque Hésiode fait naître de lui une race d'hommes « terrible et puissante, séduite par Arès aux travaux violents<sup>198</sup> ». Et il a déjà été dit que le frêne était aussi l'arbre de Mars, dieu de la guerre.

Chez les latins toujours, les lances sont directement désignées par le nom de l'arbre (*fraxinus*), ce qui fait de l'arme un frêne et du frêne une arme en lui-même. Il en va de même dans le monde germanique où frêne et lance proviennent de la même racine *æsc*. L'archéologie apporte même quelques preuves matérielles : Nigel Pennick nous rapporte que des fouilles près d'Odense, au Danemark, ont permis de retrouver plus de mille lances dont les hampes étaient en frêne<sup>199</sup>. Il semblait

---

<sup>197</sup> Victor Hugo, *Les Chants du crépuscule, Les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres*, Gallimard, Paris, 2002.

<sup>198</sup> Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, *op. cit.*,

<sup>199</sup> Nigel Pennick *op. cit.*, p. 52.

courant de présenter aux dieux des armes comme offrandes votives en les jetant au fond d'un lac par exemple.

Certains des mots comportant comme racine le mot frêne en ancien anglais (*æsc*) sont significatifs. Il pourrait être utile d'en rappeler quelques-uns : *æscplega* « play of spears » (« jeu de lances », au sens de « combat »), « battle » (« bataille ») ; *æscrōf* † « brave in battle » (« hardi au combat ») ; *æscstede* « place of battle » (« champ de bataille ») ; *æscðracu* « battle » (« bataille ») ; *æscwiga* ‡ « (spear-)warrior » (« lancier », et par extension « guerrier ») ; *æscwlanc* † « brave » (« courageux »). Plusieurs termes sont extrêmement révélateurs, comme *æscwiga* ‡ qui désigne le guerrier en sous-entendant qu'il est armé d'une lance, ou encore *æscplega* et *æscðracu* désignant le combat. C'est en fait l'aspect générique de ces termes qu'il faut considérer : le guerrier, par défaut, porte une lance, et la bataille est un affrontement de lances.

Cela fait de la bataille l'image poétique d'une forêt d'arbres se battant et il existe d'ailleurs dans les légendes celtes un poème appelé *Le combat des arbres*<sup>200</sup>, attribué au barde mythique Taliesin où il est dit qu'« au sein de l'armée des arbres et de leur branches... Les frênes, à la vue de roi, se conduisirent vaillamment. » Le frêne est par essence un arbre de guerre, incarné par le guerrier, l'homme, lui-même incarné par son arme.

## ***b) Une arme magique***

Cette lance, dont on sait qu'elle était chez les Scandinaves souvent gravée d'inscriptions runiques<sup>201</sup>, s'avère être une arme au fort potentiel magique.

Projeter sa lance sur un ennemi, c'est lui envoyer le potentiel léthal du frêne, son pouvoir de mort dont le folklore a conservé les aspects funestes. La lance est l'attribut de plusieurs dieux des mythologies indo-européennes. Odin le dieu-souverain scandinave en est le représentant le plus significatif et il possède plusieurs homologues dont le dieu gaulois Lugh et son équivalent gallois Lleu, qui a été blessé par la lance empoisonnée du guerrier Gronw<sup>202</sup>, dont le fer restera fiché à l'intérieur du corps<sup>203</sup>. Dans la *Théogonie*, il est d'ailleurs dit que la parole du dieu des Enfers, Hadès,

---

<sup>200</sup> Streckx, *op. cit.*, pp. 71-72.

<sup>201</sup> Nigel Pennick *op. cit.*, p. 52.

<sup>202</sup> Streckx, *op. cit.*, p. 250.

<sup>203</sup> Ce thème est plus que classique.

est de bronze comme la troisième race d'hommes belliqueux, liant intrinsèquement la mort au potentiel destructeur de l'homme.

La mythologie a donc conservé les traces de la magie de ce bois sous l'aspect négatif d'un pouvoir mortel qui deviendra l'attribut des magiciens sous forme d'un bâton dont certains exemples comme la massue du Dagda, le dieu-souverain irlandais, qui possède une extrémité mortelle et extrémité régénératrice qu'il utilisa pour ressusciter son fils décédé<sup>204</sup>.

### **c) Le bâton du sage**

Dans le frêne sous forme de bâton ou baguette magique, termes tous deux désignés par le même vocable scandinave (*gandr*, comme dans *Gandalf* ou *Jörmungandr*), se trouve aussi des pouvoirs bénéfiques et chamaniques.

Le frêne est à la fois la lance et la baguette d'Odin, le dieu-magicien. Régis Boyer résume cette entité par l'équation « dieu-lance-magie<sup>205</sup> » qui confirme ses rapports au frêne Yggdrasil. Il a été dit plus avant que le frêne lui octroyait un pouvoir sur la vie et la mort autant qu'un accès à l'omniscience, et aussi que les personnages de Merlin, Gandalf ou encore saint Patrick pouvaient lui être apparentés. Tous sont des magiciens, de voyages et par conséquent des sages car possédant des connaissances (de la magie et de l'univers).

Le bâton de frêne est connu pour être un excellent canalise de *önd*, la puissance magique, par analogie avec le foudre, don de Zeus, qu'il possède le pouvoir d'attirer<sup>206</sup>. Plusieurs choses sont à signaler sur les magiciens : Bernard Rio<sup>207</sup> rappelle que dans la *Vie de Merlin* de Geoffrey de Monmouth, Merlin se réfugie sous un frêne lors de son exil, et que dans le conte irlandais *Les deux frères et la sorcière*, le frêne est la source de puissance d'un magicien ; il cite également le poète irlandais William Butler Yeats évoquant une baguette de sorcier en frêne<sup>208</sup>. Il faut se souvenir que ce

---

<sup>204</sup> Streckx, *op. cit.*, p. 87.

<sup>205</sup> *La religion des anciens Scandinaves*, *op. cit.*, p. 59

<sup>206</sup> *Théogonie*, *op. cit.*, p. v. 563 p. 47

<sup>207</sup> Bernard Rio, *op. cit.*, pp. 137, 139, 206.

<sup>208</sup> Très nombreuses sont les cas d'utilisation de bâtons et autres baguettes dans le folklore irlandais. On en retrouve par exemple la survivance dans un célèbre morceau des Dubliners, *The Rocky Road to Dublin*, récit initiatique dans lequel le héros dit : « *I cut a stout blackthorne to banish ghost and goblin* » (traduction : « Je coupais une solide branche de prunellier pour bannir fantômes et kobolds ». Notez au passage le lien entre la branche épineuse (*blackthorne*, « épine noire », est l'autre nom du prunellier) et les esprits, bien attesté dans toute la littérature médiévale.

bâton, ce poteau de frêne, est le moyen d'accès à l'autre monde du chaman, qu'il utilise pour aller quérir le savoir des trépassés.

On trouve une réminiscence de ces pouvoirs dans le bourdon du pèlerin, encore fait de frêne aujourd'hui, avec lequel ce dernier se faisait enterrer<sup>209</sup>. Jean-Louis Olive dit que les marcheurs pouvaient s'appuyer sur ces bâtons et trouver des forces quasiment infinies<sup>210</sup>, tribut de la vitalité que l'arbre a le pouvoir de conférer.

Sous sa forme de bâton ou de baguette, le frêne est, de par ses propriétés magiques et son lien avec l'autre monde des puissances, l'attribut du sage par excellence.

Cette analyse, d'un point de vue herméneutique, a permis de dégager de éléments fondamentaux inhérent à la nature même de l'imaginaire du frêne, au-delà des aspects matériels déjà bien connus. Il s'est avéré que le folklore de l'ancienne Europe semble avoir conservé certaines conceptions dont l'origine pourrait bien remonter aux indo-européens ou à des temps plus reculés encore. Et si par exemple la lance était simplement une réminiscence de l'un des tous premiers objets dont avait pu se saisir l'homme, provoquant l'inscription de cet objet au plus profond de l'inconscient et par conséquent des structures anthropologiques de l'imaginaire ? Il serait pourtant survenu un stade où, au moment du développement du langage et de la différenciation des éléments entourant l'homme, le frêne aurait pu prendre l'avantage, en vertu de ses qualités propres, physiques et concrètes, sur d'autres essences de bois. Il n'est pas à exclure la possibilité qu'un homme puisse un jour avoir contemplé les feuilles du frêne et imaginé produire un objet dont les formes s'inspireraient de celle observées, c'est d'ailleurs l'une des principales explications du lien entre la lance et le frêne<sup>211</sup>.

Vient alors la faculté d'en faire une arme et de s'octroyer le pouvoir funeste de donner la mort, comme il apparaît que le frêne puisse soutenir le monde<sup>212</sup> et permettre d'accéder au ciel, d'abriter une personne vivante en son creux, puis d'accueillir sa dépouille et d'être le réceptacle de son âme<sup>213</sup> permettant une renaissance. Ces conceptions primitives ont survécu et se sont retrouvées inscrites au sein des épopées anciennes, jusqu'à perdurer encore aujourd'hui au sein du folklore sous la forme de croyances présentes dans les contes et la sagesse populaire au travers de figures aussi diverses que variées.

---

<sup>209</sup> Voir par exemple sur le site <http://graphikdesigns.free.fr/bourdon-chemin-compostelle.html>.

<sup>210</sup> Jean-Louis Olive, *op. cit.*, p. 1.

<sup>211</sup> Voir photo en annexe.

<sup>212</sup> Voir photo en annexe.

<sup>213</sup> Le concept d'humanité est d'ailleurs né avec l'apparition des sépultures et des premiers rites funéraires, preuves de la croyance en un autre monde. Avant cela, les corps des défunts étaient sans distinction mélangés aux déchets produits par les communautés humaines.

## CONCLUSION

L'observation des textes de l'ancienne Europe a révélé ce qui semble être l'existence d'une mythologie du frêne. Au travers de ses différents aspects, de son ambiguïté (et de ses paradoxes ?) sont apparus certains éléments clé de la compréhension de cette mythologie : l'ambivalence de ses rapports à la vie et à la mort, ses liens intimes avec les aspects pragmatiques de la vie matérielle des anciens peuples du continent indo-européen (guerre, navigation, rites et médecine), et la puissance magique qui lui est inhérente.

Les sources ont en effet montré l'importance du frêne pour les peuples par sa prédominance sur les autres espèces d'arbre dans certains domaines (la guerre, la navigation etc.). De plus, la linguistique et l'herméneutique ont permis de dégager des ambivalences propres à sa nature (une nouvelle fois sous la forme du paradoxe de vie et de mort), liée à des figures comme celle du serpent ou du personnage de Cendrillon, mais ont aussi confirmé la notion de centralité propre à son irréfutable nature de pilier cosmique chez les Scandinaves. Ses propriétés thérapeutiques comme ses vertus apotropaïques issues du folklore, qu'elles soient scientifiquement avérées ou non, sont le gage de croyances fortement ancrées dans un imaginaire propre à la sagesse populaire que l'on redécouvre seulement aujourd'hui, comme une prise de conscience envers la nature elle-même. Toutes ces recherches, pour lesquelles l'exhaustivité est difficile à atteindre, ne demandent qu'à être encore plus approfondies.

Par exemple, la correspondance du verbe anglais *to ask* (qui proviendrait de l'ancien anglais *ascian*<sup>214</sup> mais pour lequel Bosworth donne aussi une forme accentuée de *æsce*<sup>215</sup>, trop proche d'*æsc* pour n'être peut-être qu'une simple ressemblance. Sans compter le forme proto-indo-européenne *\*ais-* signifiant « souhaiter », « désirer », également proche de la racine *\*ös*) avec les vocables germaniques désignant le frêne (comme *askr*) semble trop flagrante pour être anodine. De plus on sait des assemblées chez les anciens Scandinaves<sup>216</sup> qu'elles avaient « pour première fonction de dire le droit<sup>217</sup> », droit par ailleurs sacré, et être « diseur des lois »

---

<sup>214</sup> Voir l'entrée « *ask* » sur <http://www.etymonline.com/index.php>.

<sup>215</sup> Joseph Bosworth, *op. cit.*, p. 9

<sup>216</sup> *Ping* et *alÞingi* donc

<sup>217</sup> Régis Boyer, *Les vikings*, p. 316, éditions Perrin, 2004.

était un grand honneur – cette fonction se retrouvant parfois comme attribut des personnages des sagas islandaises. Dans les récits mythologiques, il est dit que les dieux viennent tenir conseil et délibérer<sup>218</sup> : il est avéré que l'univers des dieux est une transposition de celui des hommes dans un rapport de macrocosme à microcosme. On peut donc imaginer que ces assemblées se tenaient sous de grands arbres tutélaires, et il ne ferait aucun doute qu'il s'agisse de frênes, afin de reproduire le schéma divin. Cela amènerait à envisager le verbe anglais *to ask* comme signifiant « prendre solennellement la parole sous le frêne sacré - lors d'une assemblée ».

Cette notion de jugement associée au frêne, outre les récits mythiques, s'est également retrouvé dans les textes du Moyen Âge comme il a été vu dans *Tristan et Iseult*. On retrouvera également cette notion dans le thème du roi sous l'arbre, dans la *Chanson de Roland* par exemple<sup>219</sup>, dont la colonne qui se trouve derrière Louis XIV dans son célèbre portrait par Hyacinthe Rigaud peint en 1701 en est assurément la réminiscence. De plus, en Ecosse, on prêtait serment sous un frêne<sup>220</sup>.

Le frêne apparait comme l'un des arbres prépondérant des paysages de l'imaginaire indo-européen, avec le chêne sacré des Celtes, l'if, ou encore le pin qui dominera le Moyen Âge. Centre du monde et pilier de l'univers, le frêne symbolise aussi la quintessence de la vie tout autant que la mort inhérente à la condition humaine, dans un rapport d'opposition<sup>221</sup> propre à la logique de l'imaginaire<sup>222</sup>.

---

<sup>218</sup> *Edda*, *op. cit.*, pp. 45-47.

<sup>219</sup> Voir Alain Labbé, *L'architecture des palais et des jardins dans la chanson de geste*, éditions Champion Slatkine, Paris – Genève, 1987.

<sup>220</sup> Mara Freeman, *op. cit.*, p. 94.

<sup>221</sup> Voir Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, éditions Plon, Paris, 1958.

<sup>222</sup> Logique paradoxalement alogique.

## Bibliographie

- Adam de Brême, *Histoire des archevêques de Hambourg, avec une description des îles du Nord*, traduit du latin, présenté et annoté par Jean-Baptiste Brunet-Jailly, éditions Gallimard, Paris, 1998.
- Auden, W. H, et P. B.Taylor, *Hávamál (Words of the High-one)*, Kessinger Publishing, Whitefish, USA, 2004.
- Béroul, *Tristan et Iseut, Les poèmes français, La saga norroise*, textes originaux et intégraux présentés, traduits et commentés par Daniel Lacroix et Philippe Walter, Librairie Générale Française, 1989.
- Boyer, Régis,  
*Yggdrasill, la religion des anciens Scandinaves*, éditions Payot, Paris, 1981.  
*Edda poétique*, textes présentés et traduits par Régis Boyer, Fayard, 1992.  
*La grande déesse du nord*, éditions Berg International, Paris, 1995.  
*Les vikings*, éditions Perrin, 2004.  
*Saga de Gísli Súrsson*, éditions Gallimard, 1987.
- Bergmann, Frédéric Guillaume, *Poèmes Islandais (Voluspa, Vafthrudnismal, Lokasenna)* tirés de l'Edda de Sæmund, Imprimerie Royale, Paris, 1838.
- Chaumeton, F.-P., et A.-C., Chaumeret, J.L.M, Poiret, *Flore médicale*, Tome III, Panckoucke, Paris, 1816.
- Chevalier Jean, et Alain Gheerbrandt, *Dictionnaire des symboles*, éditions Robert Laffont, Paris, 1982.
- Chrétien de Troyes, *Yvain ou le Chevalier au Lion*, édition de Philippe Walter, Gallimard 1994.
- De Gubernatis, Angelo, *Mythologie des plantes, ou Les légendes du règne végétal*, tome second, éditions Arché, Milan, 1976.
- Delamarre, Xavier,  
*Dictionnaire de la langue gauloise, Une approche linguistique du vieux-celtique continental*, éditions Errance, 2003.
-

- Le vocabulaire indo-européen, Lexique étymologique thématique*. Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris, 1984.
- Dufournet, Jean, *La Chanson de Roland*, texte présenté, traduit et commenté par, éditions Flammarion, 1993.
- Dumézil, Georges *Mythes et Dieux des Indo-européens*, éditions Flammarion, 1996
- Durand, Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, éditions Dunod, 1992.
- Eliade, Mircea, *Le sacré et le profane*, éditions Gallimard, Paris, 1965.
- Figuier, Louis, *Histoire des plantes*, Librairie Hachette, Paris, 1865
- Freeman, Mara, *Vivre la tradition celtique au fil des saisons*, Guy Trédaniel éditeurs, Paris, 2002.
- Grimm, *Contes*, édition bilingue, Gallimard, Saint-Amand, 1990.
- Guyonvarc'h, C.-J., *La Razzia des vaches de Cooley*, traduit de l'irlandais ancien, présenté et annoté par, éditions Gallimard, 1994.
- Grimal, Pierre, *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, Presses Universitaires de France, 1951.
- Hésiode, *Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le bouclier*, texte établi et traduit par Paul Mazon, dix-septième tirage, Paris, Les Belle Lettres, 2002.
- Hugo, Victor, *Les Chants du crépuscule, Les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres*, Gallimard, Paris, 2002.
- Labbé, Alain, *L'architecture des palais et des jardins dans la chanson de geste*, éditions Champion Slatkine, Paris – Genève, 1987.
- Lecouteux, Claude, *Fées, Sorcières et Loups-garous au Moyen Âge*, éditions Imago, Paris, 2005.
- Claude, Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, éditions Plon, Paris, 1958.
- Magnusson, *Eiríkr, Odin's Horse Yggdrasill*, Society for promoting Christian knowledge, Londres, 1895.
- Marie de France, *Lais*, édition bilingue de Philippe Walter, Gallimard, 2000.
- Mendès, Catulle, *La grive des vignes*, Charpentier, Paris, 1895.
- Montagues Rhodes James, *Le Frêne*, extrait du recueil d'Alfred Hitchcock : *Histoires à ne pas lire la nuit*, éditions Edouard Arnold, Londres, 1931.
- Motel, Guy, *Le frêne*, éditions Actes Sud, 1996.
- Musser Lucien, *Introduction à la runologie*, éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1965.
- Ovide,

- Les Métamorphoses*, Tome I (I-V), texte établi et traduit par Georges Lafaye, sixième tirage, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1980.
- Les Métamorphoses*, Tome II, traduction de Joseph-Gaspard Dubois-Fontanelle, éditions Nyon, Paris, 1767.
- Les Métamorphoses*, Tome III (XI-XV), texte établi et traduit par Georges Lafaye, cinquième tirage revu et corrigé, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1972.
- Les Métamorphoses*, nouvelle traduction, (Traducteur inconnu), Avignon, 1762.
- Pennick, Nigel, *Runes et magie, Histoire et pratique des anciennes traditions runiques*, p. 75, éditions l'Originel, 1995.
- Pline l'ancien, *Histoire Naturelle*, Livre XVI, texte établi, traduit et commenté par J. André, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1962.
- Renat, Jean, *Galeran de Bretagne*, roman du XIIIe siècle, édité par Lucien Foulet, Paris, Edourad Champion, 1925.
- Ribon, Pierre, *Guérisseurs et remèdes populaires dans la France ancienne*, éditions La Bouquinerie, Valence, 2005.
- Rio, Bernard, *L'arbre philosophal*, éditions l'Age d'Homme, Lausanne, 2001.
- Rolland, Eugène, *Flore populaire, ou, Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore*, Tome VIII, éditions Maisonneuve et Larose, Paris, 1967.
- Simek Rudolf, *Dictionnaire de la mythologie germano-scandinave*, Tome I et II, éditions le Porte-Glaive, Paris, 1996.
- Sturluson, Snorri, *L'Edda*, trad. de F.-X. Dillman, NRF, Paris, Gallimard, 1991.
- Edda*, traduit par Anthony Faulkes, Everyman, 1987.
- Théophraste, *Recherches sur les plantes*, Tome 2, livres III et IV, texte établi et traduit par Suzanne Amigues, éditions Belles Lettres, Paris, 1989.
- Virgile,
- Bucoliques*, Texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, cinquième tirage, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1987.
- Enéides*, Livres V-VIII, Texte établi et traduit par Jacques Perret, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1978.
- Géorgiques*, Texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, septième tirage, Société d'édition Les Belles Lettres, Paris, 1982.
- Vitruve, *De l'Architecture*, Livre VII, texte établi et traduit par Bernard Liou et Michel Zuinghedau, commenté par Marie-Thérèse Cam, Les Belles Lettres, Paris, 1995.
-

Walter, Philippe, et al. *Le devin maudit, Merlin, Lailoken, Suibhne*, Textes et études, sous la direction de, ELLUG, 1999.

Wunenburger, Jean-Jacques, *L'imaginaire*, éditions PUF, 2003.

### **Thèse :**

Auger, Barbara, *La représentation des bateaux en Europe du nord-ouest entre le VIII<sup>ème</sup> et le XIII<sup>ème</sup> siècle*, p. 40, Thèse soutenue publiquement le 7 octobre 2011, Université Stendhal, Grenoble.

### **Acte de colloque :**

Sauzeau, Pierre, & Thierry Van Compernelle, *Les armes dans l'Antiquité. De la technique à l'imaginaire*. Etudes rassemblées par. Actes du colloque international du SEMA, Montpellier, 20 et 22 mars 2003. CERCAM – Université Paul-Valéry, Montpellier III. Presse universitaire de la Méditerranée.

### **Bulletin :**

Boyer, Régis, « *Yggdrasil* », PRIS-MA, Bulletin de liaison de l'équipe de recherche sur la littérature d'imagination du Moyen Âge, E.R.L.I.M.A, Centre d'études supérieures de civilisation médiévales et faculté des lettres et langues, Université de Poitier, T.V, n°2, juillet-décembre 1989.

### **Extraits d'études :**

Guelpa, Patrick, *Irmisul, l'arbre du monde des Saxons*, in « *L'Arbre : Symboles et réalité* », Collectif, éditions l'Harmattan, 2003. pp. 135-152

Olive, Jean-Louis, *Le passage à travers l'arbre* in « Bulletin de la Société de Mythologie Française » n° 188 : « Mythologie des Arbres ». XX<sup>ème</sup> congrès de la S.M.F, organisé par Edith et Christian Montelle, août 1997, Val de Consolation (Doubs).

Suard, François, *L'utilisation des éléments folkloriques dans le lai du « Frêne »*. In « Cahiers de civilisation médiévale » (n°81), Janvier-mars 1978. pp. 43-52.

### **Intervention radiophonique :**

Régis Boyer, « *Les Sagas Islandaises* », émission 2000 ans d'Histoire, France Inter, 17 mars 2011.

### **Séminaire :**

Lucian Boia, intervention sur l'*Histoire de l'imaginaire*, séminaire Littérature & Sciences Sociales de l'Université Stendhal, 2010/2011.

### **Dictionnaires papier :**

#### *Ancien Anglais :*

J. Bosworth & T. Northcote Toller, *An Anglo-Saxon Dictionary*, Oxford, 1898.

#### *Grec :*

Bailly, A, *Dictionnaire grec – français*, Hachette.

#### *Latin :*

Le Grand Gaffiot, *Dictionnaire Latin – Français*, Hachette.

Allemand-grec-gotique : *Gotisch-Griechisch-Deutsches Wörterbuch*, Wilhelm Streitberg (1910)

#### *Indo-européen :*

Pokorny, Julius. *Indogermanisches etymologisches wörterbuch*, A. Francke Ag Verlag Bern, 1959.

Köbler, Gerhard, *Indogermanisches Wörterbuch*, 2000

### **Webographie :**

#### *Dictionnaires en ligne :*

<http://www.lexilogos.com/>

[http://www.reverso.net/text\\_translation.aspx?lang=FR](http://www.reverso.net/text_translation.aspx?lang=FR)

#### *Dictionnaires d'Islandais ancien :*

<http://norse.ulver.com/dct/zoega/index.html>

<http://www.dictionaric.com/dicoislandais/dicoislandais.php?rech=fr%C3%A9>

*Etymologie :*

<http://www.etymonline.com/>

*Recherche anthroponymique :*

<http://www.geopatronyme.com/cdip/originenom/surnoms.html#etat>

<http://www.nom-famille.com/>

<http://www.britishsurnames.co.uk/>

<http://www.surnamedb.com/Surname/>

<http://nachname.gofeminin.de/w/nachnamen/deutschland.html>

*Article sur la métathèse :*

[http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9tath%C3%A8se\\_%28linguistique%29](http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9tath%C3%A8se_%28linguistique%29)

*Sur le bourdon du pèlerin : « »*

<http://graphikdesigns.free.fr/bourdon-chemin-compostelle.html>

**Chansons traditionnelles irlandais :**

« *Saint Patrick was a Gentleman* »

« *The Foggy Dew* »

« *The Rocky Road to Dublin* »

## Annexes

### ***A. Index non exhaustif des communes et/ou lieux-dits dont le nom est dérivé ou provient directement de celui du frêne.***

#### **1) France** (source : <http://www.gencom.org/France/Search.aspx>)

Communes et lieux-dits pour :

- « frêne » : 66 lieux.
  - « fresne » : 150 lieux.
  - « fresno- » : 44 lieux.
  - « fraisne » : 1 lieu.
  - « frain(e) » : 6 lieux.
  - « frein(e) » : 5 lieux.
  - « freys- » : 27 lieux.
  - « frays- » : 133 lieux.
  - « freyc- » : 32 lieux.
  - « fras- » : 44 lieux.
  - Total : 508.
- *Nb.* Pour « onn » : plus de 200 lieux référencés (gaulois *onno*)

#### **2) Allemagne** (source : <http://www.keskeces.com/villes/recherche.php>)

- 83 villes Pour la recherche « *Esch-* »

#### **3) Angleterre** (Source : [http://www.british-towns.net/en/level\\_3\\_selector.asp?GetFC=As&page=1](http://www.british-towns.net/en/level_3_selector.asp?GetFC=As&page=1))

- 107 villes pour la recherche « *As-*» (incluant *Ash* et *Ask*)

## ***B. Représentations de saint Patrick et du serpent***



- Source : [http://www.jimfitzpatrick.ie/gallery/st\\_patrick\\_serpents97.html](http://www.jimfitzpatrick.ie/gallery/st_patrick_serpents97.html)

- *Commentaire* : Notez la ressemblance et les attributs communs du personnage avec les représentations de Merlin, Odin, le dieu errant, Gandalf (« le gris ») ou encore saint Christophe : barbe et cheveux gris, marque de sagesse, manteau, bâton (lance), etc.



- Source <http://www.ikonet.com/fr/blogue/culture/origine-fete-saint-patrick/>



- Sources : <http://www.lebistrotde-larosecroix.com/article-le-fonctionnement-de-l-armure-de-saint-patrick-101721692.html> et <http://www.saint-dicton.com/mois/mars.php>

### *C. Photos du frêne*



- Le « frêne de Saint-Martin-d'Herès ». Il mesure environ 30m. Photo par Eric Montredon (2012).

- Commentaire : L'homme est bien petit face à lui...



- Intérieur du creux du « frêne de Saint-Martin-d'Hères », dans lequel on peut mettre une personne ou un enfant. Photo par Eric Montredon (2012).



- Détail du lierre grimpant sur le « frêne de Saint-Martin-d'Hères ». Photo par Eric Montredon (2012).

- Commentaire : « Les plus anciennes lianes de lierre ressemblent au serpent... » (Pennick, *op. cit.*).



- Détail du lierre du « frêne de Saint-Martin-d'Hères ». Photo par Eric Montredon (2012).



- Détail du « frêne de Saint-Martin-d'Hères ». Photo par Eric Montredon (2012).

- Commentaire : notez la forme en pointe de lance des feuilles.



- Les branches du « frêne de Saint-Martin-d'Hères ». Photo par Eric Montredon (2012).

- Commentaire : « Ses branches s'étendent au dessus du monde entier. » (*Edda* de Snorri, p. 45).



